

UNIVERSITÉ DE PARIS

Année 1913

THÈSE

POUR LE

N°
28

DOCTORAT EN MÉDECINE

par M. Louis GESLIN

né à Beaufort-en-Vallée (M.-et-L.), le 19 août 1886

KORBOUS
HISTOIRE D'UNE STATION THERMALE
D'AFRIQUE

PRÉSIDENT : M. CHANTEMESSE. PROFESSEUR



TUNIS

SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE RAPIDE

5, rue Saint-Charles (dans son immeuble)

1913

65061.

UNIVERSITÉ DE PARIS

Année 1913

THÈSE

N°

28

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

par M. Louis GESLIN

né à Beaufort-en-Vallée (M.-et L.), le 19 août 1886

x

KORBOUS

HISTOIRE D'UNE STATION THERMALE

D'AFRIQUE



PRÉSIDENT : M. CHANTEMESSE, PROFESSEUR



TUNIS

SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE RAPIDE

5, rue Saint-Charles (dans son immeuble)

1913

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. LANDOUZY.
Professeurs	MM.
Anatomie	NICOLAS.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	WEISS.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales	ACHARD.
Pathologie médicale	WIDAL.
Pathologie chirurgicale	TEISSIER.
Anatomie pathologique	LEJARS.
Histologie	P. MARIE.
Opérations et appareils	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale	Auguste BROCA.
Thérapeutique	POUCHET.
Hygiène	MARFAN.
Médecine légale	CHANTEMESSE.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	THOINOT.
Pathologie expérimentale et comparée	LETUILLE.
Clinique médicale	ROGER.
Maladies des enfants	DEBOVE.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	LANDOUZY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GILBERT.
Clinique des maladies du système nerveux	CHAUFFARD.
Clinique chirurgicale	HUTINEL.
Clinique ophtalmologique	G. BALLET.
Clinique des maladies des voies urinaires	GAUCHER.
Clinique d'accouchements	DEJERINE.
Clinique gynécologique	DELBET.
Clinique chirurgicale infantile	QUENU.
Clinique thérapeutique	RECLUS.
	HARTMANN.
	DE LAPPERSONNE.
	LEGNEN.
	BAR.
	PINARD.
	RIBEMONT-DESSAIGNE.
	POZZI.
	KIRMISSON.
	A. ROBIN.

Agrégés en exercice :

MM.	MM.	MM.	MM.
BALTHAZARD.	DUVAL (Pierre).	LEQUEUX.	PROUST.
BERNARD.	GOUGEROT.	LERI.	RATHIERY.
BRANCA.	GREGOIRE.	LOEPER.	RETTERER.
BRINDEAU.	GUENIOT.	MACAIGNE.	RICHAUD.
BROCA (André).	GUILAIN.	MAILLARD.	ROUSSY.
BRUMPT.	JEANNIN.	MORESTIN.	ROUVIERE.
CAMUS.	JOUSSET (André).	MULON.	SCHWARTZ.
CARNOT.	LABBE (Marcel).	NICLOUX.	SICARD.
CASTAIGNE.	LANGLOIS.	NOBECOURT.	TERRIEN.
CHEVASSU.	LAIGNEL-LAVASTINE	OKINCZYC.	TIFFENEAU.
CLAUDE.	LECENE.	OMBREDANNE.	ZIMMERN.
COUVELAIRE.	LENORMANT.		

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

A MES PARENTS, A MES AMIS

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX

A M. LE D^r BRUNSWIC LE BIHAN

MÉDECIN CHEF DE L'HÔPITAL SADIKI (TUNIS)

A M. le Professeur Chantemesse

Médecin de l'Hôtel-Dieu

Membre de l'Académie de Médecine

que nous remercions
d'avoir bien voulu nous faire l'honneur
de présider notre thèse

I

Au cours de mon séjour à l'hôpital Sadiki, hôpital musulman de Tunis, mon attention a été souvent sollicitée par l'affection que les indigènes portent aux sources thermales de Korbous, les vertus qu'ils leur prêtent et le grand usage qu'ils en font dans de nombreuses maladies.

Le gros effort qui a été réalisé depuis quatre ans pour rendre ces sources plus accessibles et les doter de tout l'appareillage de la balnéothérapie moderne, effort qui compte parmi les meilleures et les plus hardies initiatives de l'activité médicale dans la Régence, n'a pas diminué l'intérêt qui s'attache à cette antique station.

Nous assistons, par ailleurs, à une véritable renaissance de l'hydrologie et de la crénologie en France et hors de France. Cette renaissance est étroitement liée à la faveur et à l'essor croissants des médications physiques, dont il faut chercher la raison dans une réaction des médecins et du public contre les abus de la polypharmacie, mais surtout dans les tendances plus physiologiques de la médecine contemporaine et de ce qu'on est convenu d'appeler le nouvel humorisme.

Ces diverses considérations se sont unies pour fixer ma pensée sur la vieille hydropole tunisienne, depuis peu relevée de ses ruines. A l'heure où les derniers vestiges de son faste passé prennent le chemin des musées et des collections particulières, où les travaux antiques, les aqueducs, les bassins qui durent encore, menacent d'être détruits ou ensevelis par notre industrialisme utilitaire, où les indigènes eux-mêmes se détournent des

vieilles pratiques pour rechercher les bienfaits de méthodes nouvelles, j'ai cru urgent de grouper les documents qui vont se disperser ou périr et de fixer les traditions agonisantes. C'est un peu une œuvre de piété. C'est aussi une question d'ordre et de méthode générale : nous ne voulons plus que le passé s'efface tout entier sans laisser aucune trace. L'avenir est fait de ce passé. Il contient toujours quelque enseignement.

II

Avant d'entrer dans le vif de notre sujet, qui ne doit être qu'un chapitre de l'histoire de l'hydrologie, il est nécessaire de situer Korbous et de le caractériser brièvement.

Cette vieille station repose au bord de la rive orientale du golfe de Tunis. Le voyageur venant d'Europe et qui, au moment même où il double le cap Carthage, porte ses yeux vers l'est, aperçoit une petite tache blanche, tapie au ras des flots, au pied d'une chaîne côtière. Cette petite tache blanche est Korbous et les pierres dont elle est faite ont été en grande partie taillées par les mêmes mains que celles des ruines de la capitale de l'Afrique romaine.

Ce sont des sources chaudes qui ont valu à Korbous sa longue existence et ses fortunes successives.

Les eaux sont chlorurées sodiques et sulfatées calciques. L'ensemble de leur composition les apparente à celles d'Uriage, mais celles-ci sont beaucoup plus sulfurées et leur minéralisation totale est moindre.

Les différentes sources ont une teneur très voisine. Le

point cryoscopique commun des eaux est — 0°,59. Elles ne sont donc que très légèrement hypertoniques.

Les minéralisations totales oscillent entre 11 gr. 19 et 11 gr. 66; les températures entre 49° et 59°.

La teneur en chlorure de sodium est de 7 gr. par litre.

Le débit total dépasse 4.500 mètres cubes par vingt-quatre heures.

Le climat est marin et participe de la douceur du climat nord-africain et du climat très particulier de la presqu'île du Cap-Bon, où tous les vents, sauf ceux du sud-ouest, les plus rares, passent sur la mer avant de l'aborder.

Korbous est une station de stimulation et de remontement que fréquentent avec bénéfice des scrofuleux, des lymphatiques, des convalescents, des rhumatisants, des syphilitiques.

La saison est d'hiver.

III

Les documents que j'ai mis en œuvre pour la rédaction de ce travail ont été réunis par le D^r E. Gobert, médecin de la station, qui a revu mes épreuves et que je me fais un plaisir de remercier ici.

CHAPITRE PREMIER

KORBOUS DANS L'ANTIQUITÉ

Les écrivains de l'antiquité nous ont transmis peu de documents sur les eaux minérales.

Hippocrate, qui vivait au v^e siècle avant notre ère, parle d'eaux chaudes imprégnées de métaux précieux; Aristote (384-322 av. J.-C.) enseigne que certaines vapeurs se mélangent aux eaux et leur donnent des propriétés curatives; Galien (131-200) fait l'éloge d'une source martiale bitumineuse contre la gravelle; Pline divisait les eaux en chaudes et froides quant à leur température, en sulfureuses, alumineuses, salines, bitumineuses et acides quant à leur composition; Vitruve (I^{er} siècle av. J.-C.) disait à propos des eaux minérales et thermales : « Toutes les fontaines chaudes ont une vertu médicinale. Après avoir été chauffées dans le sein de la terre, et pour ainsi dire cuites dans les minéraux à travers lesquels elles passent, ces eaux acquièrent une nouvelle force et un tout autre usage que l'eau commune. »

Aucun de ces auteurs n'a traité des eaux en particulier. Seule l'importance des ruines que les Romains ont laissées autour de toutes les sources chaudes témoigne du gros intérêt qu'ils leur portaient et de l'usage qu'ils en ont fait.

On peut dire que toutes les eaux de l'Afrique du Nord étaient fréquentées de leur temps; « toutes les émergences aujourd'hui connues ont été, il y a près de vingt siècles, captées par les colons romains qui avaient bâti auprès d'elles des thermes dont les ruines grandioses attestent encore le cas qu'ils faisaient de leurs vertus curatives et l'intensité de leur exploitation (1). »

(1) G. BERTRAND : *Hammam-Lif et Korbous*.

Les ruines d'établissements thermaux devaient être particulièrement importantes en Tunisie où les Romains durent si solidement s'établir pour pouvoir résister aux Berbères toujours soulevés contre eux. N'a-t-on pas dit que la Tunisie « était le pays des ruines ? »

Peu de régions offrent à l'archéologue et au savant un champ d'explorations plus riche en vestiges des civilisations anciennes : temples, palais, aqueducs sont encore debout jusque sur les confins du désert, et il n'est guère d'endroit où sur la pierre rongée par le temps, n'apparaissent des traces d'inscriptions marquant l'établissement des colons de Phénicie ou de Rome en quelque coin de terre aujourd'hui abandonné.

« Parfois, il suffit de gratter le sol pour ramener au jour ces mille bibelots chers aux numismates, pour retrouver intacts les pavements en mosaïque qui faisaient l'ornement des villas africaines, pour découvrir l'emplacement des vastes nécropoles riches en tombeaux garnis de leur funèbre mobilier (1) ».

En effet, le docteur Bastide, ancien directeur de la Santé et de l'Hygiène publiques en Tunisie, a pu dire : « En parcourant la Tunisie, on trouve à chaque instant des ruines d'anciens thermes romains; les uns réédifiés par les indigènes sous le nom de hammam, constructions lourdes, mais peu solides, que l'air effrite et que le temps détruit. Mais la plupart de ces anciens édifices gisent épars sur le sol, seuls témoins du génie de colonisation de ce peuple et de la grandeur de sa civilisation. »

Et le docteur Gauchery ajoute : « Dans un pays où les Romains ont laissé les impérissables souvenirs de l'antiquité classique, on retrouve à chaque pas les traces du luxe déployé dans leurs thermes : mosaïques, dédicaces, inscriptions, statues colossales, chapiteaux, attributs aquatiques. Ces restes et ces ruines imposantes témoignent d'une civilisation avancée et de l'utilisation

(1) G. LOTH : *La Tunisie et l'œuvre du protectorat français*, Paris, 1907.

de toutes les sources à l'époque de l'occupation romaine (1) ».

Nous trouvons des ruines de thermes à Gabès, les anciennes *Aquæ Tacapitana*, ainsi nommées du voisinage de Tacape (*Tacapa colonia*) et particulièrement à la source Aïn-Insée où la piscine est recouverte par un toit reposant sur trois colonnes de pierre antiques; à côté de Tozeur, les piscines que l'on trouve tout autour de El-Hamma-el-Djerid indiquent que les Romains ont fait usage de ces eaux; à Gafsa, l'ancienne Capsa, ils avaient établi de superbes et magnifiques thermes qui sont encore en bon état de conservation; à Bordj-el-Hammam, les restes d'un établissement romain avec ses colonnes et ses chapiteaux sculptés témoignent de l'importance de la station thermale à cette époque; à Aïn-Garci, les travaux consistent en une longue galerie voûtée de 1^m 50 de haut sur 0^m 80 de large, pénétrant dans la montagne sur une longueur de dix mètres, etc., etc.

A Hammam-Lif, les Romains avaient construit des thermes dont les vestiges se voient encore au-dessus et à l'ouest du palais Khéreddine. C'est en aménageant une des piscines de ce palais qu'en 1854 a été découvert le monument qui fixe d'une manière précise à Hammam-Lif les eaux persianes d'Apulée. Ce monument consiste en une grande dalle, en beau marbre blanc, qui servait sans doute d'architrave à la porte de l'établissement, et portant l'inscription suivante (2) :

AESCVLAPIO

F. IULIVS PERSEVS COND. IIII P. C.

Cette inscription, d'après M. Rénier, doit se lire ain-

(1) D^r GAUCHERY : *Les Richesses thermo-minérales de la Tunisie*, Mission Vulfranc-Gerdy, 1902.

(2) Sur cette inscription, voir : GUYON : *Etudes sur les eaux thermales de la Tunisie*, Paris, 1864, p. 15 et 16. — BRAQUEHAYE : *L'entorse d'Apulée et les eaux d'Hammam-Lif (Aquæ Persianæ)* in Bulletin et travaux de la Société des Sciences médicales de Tunis, sept.-oct. 1912.

si : *Aesculapio*,... *Julius Perseus, cond(uctor) quatuor p(ublicanorum) p(onendum) c(uravit)* (1).

Ce Perseus (Julius), qui donna son nom aux eaux persianes, était contemporain d'Apulée, le fameux orateur de la Carthage romaine; c'est là que, souffrant d'une enlorse grave, il vint se soigner, et grâce aux eaux persianes, à leur douce température, à leurs douches salutaires, il recouvra la faculté de marcher « *Quum primum igitur apud persianas aquas, levi temperie, nec minus utique blando fomento, gressum recuperavi...* » (Apulée Florides XVI.)

Apulée est le seul auteur ancien qui ait fait mention des eaux persianes. Elles n'ont dû, dans l'antiquité comme de nos jours, ne jouer qu'un rôle secondaire, probablement à cause de leur trop grande proximité de la capitale. Elles n'étaient fréquentées que des malades pressés, de ceux qui désiraient garder contact avec leurs affaires et leurs gens. C'était le cas d'Apulée, l'orateur mondain et le conférencier populaire, à qui l'engouement des foules carthaginoises ne permettait pas de longues absences.

Par contre, Korbous était la station à la mode, les marbres que le hasard des affouillements ont mis récemment au jour et dont nous parlerons plus loin, en constituent un témoignage irrécusable.

Quelques monnaies, un sarcophage, des urnes funéraires, des lampes, un unguentarium et d'autres vases prouvent que les carthaginois de l'époque punique fréquentaient déjà les sources de la côte orientale du golfe.

La Carthage romaine suivit la Carthage punique. Ce fut pour Korbous l'ère de prospérité. Ses eaux avaient une grande renommée chez les Romains.

On les trouve mentionnées dans Strabon (Livre XVII, chap. III) () dans le périple de l'Anonyme sous le nom

(1) Ainsi interprétée, il résulte que Julius Perseus était fermier des quatre impôts de la province d'Afrique, impôts qui se composaient de l'impôt sur les propriétés, de la capitation, du vingtième des successions et du quarantième du prix des marchandises importées.

(2) ἐν αὐτῷ δὲ τῷ κολπῷ ἐν ᾧ περὶ καὶ ἡ Καρχηδών, τῶν τε ἐστὶ πόλεις καὶ θέρμα καὶ λατομίαι τινές.

de Therma; c'est très probablement l'*Ad aquas* de la table de Peutinger; Tite-Live la nomme *Aquæ calidæ* et les mentionne à l'occasion du naufrage de la flotte de Cn. Octavius vers l'an 551 de Rome (203 av. J.-C.) entre Carthage et le Cap-Bon ().

« Cn. Octavius (2) avec deux cents vaisseaux de charge et trente vaisseaux longs, eut une traversée heureuse jusqu'à ce qu'il fût à peu près en vue de l'Afrique : là le vent tomba d'abord, puis il tourna et, soufflant de terre, il bouleversa et dispersa la flotte. Le commandant avec ses vaisseaux de guerre lutta à force de rames contre la violence des flots et aborda au promontoire d'Apollon. Les bâtiments de transport furent poussés les uns sur l'île d'Egimure, qui ferme du côté de la pleine mer le golfe de Carthage, à trente milles environ de la ville, les

(1) Le Cap-Bon, ancienne Zeugitane, sur la côte occidentale duquel sont les eaux de Korbous, est le *Promuntorium Hermacum vel Mercurii* et on peut supposer avec Shaw et Guyon, que c'est sur cette partie de la côte africaine que Virgile fait aborder le héros qui, bientôt après, selon les fictions du poète, captivait et abandonnait la fondatrice de Carthage.

A l'extrémité du cap était la ville d'Hermès mentionnée par Scylax et Procope; on y remarque encore quelques ruines anciennes; à 2 kilomètres de ces ruines, sur le bord de la mer sont d'anciennes carrières qui paraissent être celles dont parle Strabon.

(2) La traduction que nous donnons est de Nizard. Voici le texte latin : « Cn. Octavio ducentis onerariis, triginta longis navibus ex Sicilia trajicienti, non eadem fortuna fuit. In conspectum ferme Africæ prospero cursu vectum primo destituit ventus: deinde versus in Africum turbavit, ac passim naves disjecit. Ipse cum rostratis, per adversos fluctus ingenti remigum labore enisus, Apollinis promuntorium tenuit : onerariæ, pars maxima ab Ægimurum (insula ea sinum ab alto claudit, in quo sita Carthago est, triginta ferme millia ab urbe), aliæ adversus urbem ipsam ad Calidas Aquas delatæ sunt. Omnia in conspectu Carthaginis erant. Itaque ex tota urbe in forum concursus est. Magistratus senatum vocare, populus in curiæ vestibulo fremere, ne tanta ex oculis manibusque amitteretur præda. Quum quidam pacis petitræ, alii indutiarum (necdum enim dies exierat) fidem opponerent, permixto pæne senatus populique concilio, consensus est, ut classe quinquaginta navium Asdrubal (Ægimurum trajiceret : inde per litora portusque dispersas romanas naves colligeret. Desertæ fuga nautarum, primum ab Ægimuro, dein ab Aquis onerariæ Carthaginem puppibus tractæ sunt ». (Lib. XXX, Cap. XXIV.)

autres en face même de la ville à la hauteur des Eaux chaudes. On voyait tout cela de Carthage : aussi courut-on en foule de toute la ville à la place publique. Les magistrats convoquèrent le Sénat et l'on entendait dans le vestibule de la curie le peuple qui demandait d'un ton menaçant qu'on ne lâissât pas échapper cette proie si belle qu'on avait sous les yeux et presque entre les mains.

« Vainement les uns objectaient la paix qu'on sollicitait et d'autres la trêve, dont le terme n'était pas encore expiré. Le Sénat et le peuple, pour ainsi dire confondus, décidèrent qu'Asdrubal passerait dans l'île d'Egimure avec une flotte de cinquante vaisseaux et que de là il parcourrait les côtes et les ports pour recueillir les navires romains dispersés par la tempête. Abandonnés par leurs équipages qui avaient pris la fuite, les bâtiments de transport furent remorqués d'Egimure d'abord, puis des Eaux à Carthage. » (Tite-Live : *Histoire romaine*, Livre XXX, chapitre XXIV.)

Plus tard, César fonda la *Colonia Julia Carpitānorum* d'où le nom nouveau d'*Aquæ Carpitānæ*. En effet, celles-ci n'étaient éloignées que de quelques kilomètres de Carpis dont parle Pline (Liv. V, Chap. IV) et Ptolémée (Liv. IV, Chap. III). Carpis faisait partie de l'Afrique proconsulaire et fut le siège d'un évêché. Ses ruines couvrent aujourd'hui le lieu dit Mraïssa, au point même où la route de Soliman se raccorde à la corniche qui mène à la station thermale moderne. Le port de Carpis est aujourd'hui en partie ensablé, les alignements de pierres que l'on distingue de la rive au ras des flots sont ses anciennes jetées (1).

(1) On sait combien se dénaturent facilement les noms des pays divers d'une contrée; les invasions, le temps se chargent volontiers de cette besogne.

Carpis a fort bien pu se transformer en Garbis, Gorbis, Gorbès, Korbès, Korbeus (comme le portait, il y a six mois encore, le timbre humide de la poste) et finalement Korbous; le Korbous actuel semble donc, et avec des raisons plausibles à son avantage, les *Aquæ Carpitānæ* des Romains.

(J. RENAULT : *1^{er} Cahier d'Archéologie tunisienne*, 1907.)

Les vestiges qui témoignent de l'importance des *Aquæ Carpitanae* sont de quatre ordres : les fondations du village thermal, les travaux d'adduction d'eau potable, les nécropoles, les innombrables objets recueillis au cours des travaux.

Partout où la pioche fouille, au fond et sur les deux versants du ravin de Korbous, elle met au jour des fondations. Elles sont les plus nombreuses sur le flanc nord. Tout un quartier est visible sur la pente, non encore reconstruite qui domine la villa dite « du docteur ». Les fondations reposent en partie sur le rocher même avec lequel elles font corps grâce aux qualités connues du ciment antique. Des lambeaux de mosaïques subsistent; dans d'autres maisons le sol est simplement cimenté.

Lorsque la nature meuble du sous-sol le permettait, la maison comportait une citerne en sous-œuvre. Trois de celles-ci sont dégagées et parfaitement visibles à l'est, à l'ouest et au nord de la villa du docteur. La première a si bien résisté aux injures du temps qu'elle a pu être utilisée à nouveau, dès son déblaiement, sans réparation. La margelle était en place, elle y est encore et ses lèvres portent l'empreinte profonde des cordes qui descendaient et relevaient les amphores. On peut encore remarquer contre cette citerne un lambeau du canal en ciment qui servait à l'alimenter. Les ruines de ce quartier ont fourni plusieurs linteaux portant le monogramme du Christ. Toutes les monnaies qui y ont été trouvées sont de l'époque byzantine.

Un peu plus bas, sur le même flanc, les travaux de déblaiement pour la recherche des griffons d'Aïn-Kebira et d'Aïn-Chefa ont mis au jour de grands pans de mur, l'un d'eux domine les griffons, longeant les abrupts rocheux dont il devait retenir et canaliser le ruissellement et protéger ainsi les sources du mélange des eaux météoriques (1). Un second mur, à chaînes de gros appareil, rejoint le premier à angle droit en amont des sources.

(1) Voir MALINAS : *Les eaux de Korbous à l'Institut de Carthage*, Tunis, 1910.

Sur le flanc sud de la vallée, les pans de murs sont aussi très nombreux; un d'eux, à chaînes, comme celui dont nous venons de parler, forme le fond du marché. Au niveau de la poste actuelle existait tout un quartier qu'un égout protégeait contre les inondations. Sa voûte est découverte sur cinq à six mètres par le ravinement des terres et crevée.

Le fond de la vallée était également construit. Les marbres dont il sera question plus loin ont été découverts en creusant les fondations des maisons à arcades modernes. Il est probable qu'ils marquaient l'emplacement des fontaines et des captages antiques.

Une source d'eau douce, située au-dessus de la route, dans le ravin d'Aïn-el-Okteur, était captée et amenée à Korbous par un aqueduc de $17 \times 25^{\text{cm}}$ dont les vestiges subsistent encore en quelques points, et qui épousait les replis des abrupts de la montagne sur une longueur d'environ quatre kilomètres. Cette source semble avoir dû se déverser dans un grand bassin que l'on peut voir encore sur le bord de la route, à l'arrivée à Korbous et à droite de l'escalier de la première villa; un escalier y donne accès. Ce bassin paraît avoir été voûté et transformé en citerne soit à une très basse époque, soit au commencement de la période arabe. On retrouve, en effet, en certains points de l'intrados dont l'enduit s'est détaché, des fragments de moulures employées comme moellons.

Il y a quelques années, avant la construction de la route, il existait une grande inscription latine encastrée à la partie supérieure du cadre de la porte. Cette inscription a disparu.

Au fond de la gorge de Korbous, il existe une source d'eau potable, Aïn-Smara, actuellement d'un débit insignifiant. Elle semble alimentée par une poche située au fond de la vallée de Korbous, et dont la nappe est aujourd'hui visible et très accessible grâce à un puits. Son niveau actuel, si l'on s'en rapporte à la situation de l'aqueduc, paraît plus bas que dans l'antiquité, à moins que l'eau n'ait été élevée autrefois par des moyens artifi-

ciels. En effet, un caniveau et des bassins servaient à transporter et à recevoir l'eau d'Aïn-Smara. Le caniveau comme celui d'Aïn-el-Okteur a 17 centimètres de largeur, mais il n'a que 20 centimètres de profondeur. Il est juste d'ajouter que la pente de l'aqueduc d'Aïn-Smara est plus rapide, ce qui permet, avec une section moindre, d'écouler autant de liquide. L'aqueduc et les bassins sont du côté sud de la vallée. Ce qui caractérise les deux bassins, c'est qu'ils sont à peu près perpendiculaires l'un à l'autre et que leurs fonds respectifs sont à une différence de niveau d'environ 1 mètre 20 centimètres.

L'eau arrivait dans le premier bassin et se déversait ensuite dans le second. L'épaisseur du mur de ces réservoirs varie suivant leur situation par rapport au rocher. On peut admettre comme moyenne 0^m 45 d'épaisseur pour le premier bassin, en y comprenant une sorte de contre-murette intérieure en ciment de 14 centimètres d'épaisseur. Cet enduit a été plus tard repiqué et rechargé d'une autre couche de ciment de 10 centimètres, presque entièrement disparue.

La hauteur de la partie subsistante est de 1^m 10; la largeur est de 1^m 06 et la longueur approximative de 4^m 95. Le second bassin a encore 0^m 60 de profondeur sur 0^m 85 de largeur et 5^m 35 de longueur. Le premier paraît avoir servi de bassin de décantation. Dans le second, les habitants du lieu venaient puiser leur eau potable (1).

Les nécropoles sont au nombre de quatre. Dans chacune d'elles les tombes étaient rangées autour d'une sorte de chapelle en crypte, qui devait contenir les restes des personnes de qualité, ou, dans quelques cas, des martyrs vénérés. Une de ces cryptes, en effet, était précédée d'une plateforme cimentée, qui semble avoir été destinée à recevoir le concours des fidèles.

La mieux conservée de ces cryptes est située à droite de la route, à quelques centaines de mètres avant d'arri-

(1) J. RENAULT : *I^{er} Cahier d'Archéologie tunisienne*.

ver à la station en venant de Soliman. C'est un édifice quadrangulaire couvert d'une voûte d'arête. Plusieurs larges niches, aménagées dans l'épaisseur des murs, sous la voûte partiellement conservée, étaient destinées à recevoir des statues ou des urnes cinéraires.

Un monument semblable, qui n'est pas encore totalement dégagé, se trouve à proximité d'Aïn-Fakroum, sur le bord de la petite corniche. Les tombes qui l'entourent sont en grande partie inviolées, mais le mobilier qu'elles contiennent est si pauvre qu'il est presque inexistant. Cette nécropole est insuffisamment datée, mais de très basse époque.

La troisième nécropole est située sur le gros banc de grès qui surplombe la corniche entre Aïn-Fakroun et le village thermal. Plusieurs tombes étaient intactes lors de la construction de la route, elles ont été ouvertes par les ouvriers qui travaillaient à l'enrochement de celle-ci. Le mobilier funéraire, qui était riche, si l'on s'en rapporte à quelques témoignages, a été dérobé.

La quatrième nécropole est disséminée sur le flanc sud de la vallée de Korbous, dans les environs du cimetière chrétien contemporain. Toutes ses tombes ont été ouvertes et spoliées à une époque indéterminée.



Nous donnerons un inventaire succinct des principaux objets recueillis au hasard des travaux d'aménagement contemporains et qui n'ont pas été dispersés.

Epoque punique :

Un petit sarcophage punique fut découvert en juin 1908 en faisant une emprise dans des terres qui masquaient la vue de l'hôtel des Thermes, à l'ouest. Un coup de pioche l'a malheureusement endommagé assez sérieusement.

À l'ouverture, il a été constaté que l'intérieur était rempli de cendres et d'ossements au milieu desquels il fut récolté quelques monnaies carthaginoises en bronze. La caisse de ce coffret mesure extérieurement 0^m 10 de

longueur, 0^m 18 de largeur et 0^m 15 de hauteur; le couvercle a 0^m 025 d'épaisseur en bas et 0^m 06 d'épaisseur au faitage.

Une lampe punique. — Elle paraît être du III^e ou du IV^e siècle avant J.-C. La terre est jaune. La plus grande longueur est de 0^m 08 et la plus grande largeur de 0^m 075.

Un unguentarium. — C'est un vase du V^e ou du VI^e siècle avant J.-C. Il est en terre rosée et est orné de galons et de filets bruns à la partie supérieure. Sa hauteur totale est de 0^m 096 et son plus grand diamètre atteint 0^m 068. Il repose sur une petite base de 0^m 028.

Une petite œnochoé. — Le récipient, à bec triangulaire, date de l'époque carthaginoise. Il ressemble à une quantité de vases similaires des musées du Bardo ou de Saint-Louis de Carthage. La couverte est entièrement noire. Il a malheureusement été brisé d'un coup de pioche et il lui manque un morceau de l'anse et un morceau de la panse. La forme en est gracieuse. La hauteur atteint 0^m 115 et le plus grand diamètre 0^m 067 (1).

Un certain nombre de petites urnes à queue, etc., etc.

Epoque romaine :

En décembre 1907, en dégageant les alentours de l'hôtel des Thermes et en préparant le sol pour recevoir l'édicule de la « Station météorologique », il a été mis à jour une inscription qui offre plusieurs attraits : 1^o comme monument lapidaire, c'est un des plus petits connus; 2^o comme antiquité, c'est l'une des inscriptions latines les plus anciennes de la Régence; 3^o elle est absolument complète et fournit des mots peu usités; 4^o comme paléographie, le style des lettres est à remarquer pour sa finesse.

Cette inscription (*v. fig. 1*) est très soigneusement gravée sur une petite plaque de marbre blanc; elle est encadrée d'une moulure appelée talon. La plus grande lon-

(1) Tous ces renseignements sont empruntés au II^e Cahier d'Archéologie tunisienne de JULES RENAULT.



J.R. 1909

Fig. 4

gueur de la plaque est de 0^m 145, sa plus grande largeur est de 0^m 12, son épaisseur est de 0^m 065. L'inscription est en contre-bas du bord de 7 millimètres environ. Les lettres ont : la première ligne, de 0^m 0085 à 0^m 009; les 2^e, 3^e, 4^e et 5^e, 0^m 007. La lecture s'en fait ainsi :

Decimus · LAELIVS · Decimi Filius
BALBVS · Quæstor · PRO ·
PRactore : ASSA · DESTRIC·Tarium
SOLARIVM·QVE
FACIVNDV : COERAVit ·

Voici ma traduction (1) :

« Decimus Lælius Balbus, fils de Decimus, questeur pour le préteur a pris soin (de l'édification) des étuves, de la salle de massage et de la terrasse à construire. »

(1) C'est M. Renault qui parle.

Quel est ce Decimus Lælius Balbus ? M. Merlin, directeur des Antiquités de la Régence, en parle dans son rapport à la Commission de l'Afrique du Nord, séance du 14 janvier 1908. Il dit : « Il est difficile de préciser d'une façon sûre auquel des Decimi Lælii Balbi connus il se rapporte; je serais cependant disposé à identifier le personnage avec le D. Lælius qui était, en même temps que Q. Cornificius à la tête de la province d'Afrique en 44-43 av. J.-C. », c'est-à-dire sous le triumvirat d'Auguste avec Antoine et Lépide.

La traduction du texte a besoin d'explications sommaires : le mot *Assa*, pluriel de *Assum*, signifie étuves; c'est là qu'on entrait pour la sudation. Ce mot a été employé par Cicéron. Il est nouveau pour les archéologues tunisiens, et c'est la première fois qu'il est rencontré sur une inscription de la Proconsulaire.

Le mot *Destructarium* est moins connu encore. On le retrouve à Pompeï dans une inscription datant de Sylla. Le *Destructarium* était un endroit où l'on raclait avec la strigile (1) l'épiderme du baigneur pour lui enlever la poussière du corps. Cette salle ne peut être comparée, comme destination, qu'à nos salles de massage actuelles dans les bains maures.

L'expression *Solariumque* est plus délicate à traduire. Elle a, en effet, plusieurs sens, qui ont le défaut de glisser dans le texte une petite indécision. Les sens généralement attribués à *Solarium* sont « cadran solaire » et « clepsydre ». Suétone (Néron, XVI) l'a employé dans le sens de plateforme ou terrasse. C'est à ce dernier sens que je m'arrêterai, et en voici la raison :

La vallée de Korbous est exactement orientée de l'est à l'ouest et, comme le coucher du soleil s'y produit à des heures peu différentes suivant les saisons, il était facile de n'importe quel endroit de la ville de connaître ap-

(1) La strigile était un instrument, assez généralement en bronze, muni d'un manche, qui servait à racler la peau. C'était, en somme, une sorte de petite gouttière qu'on appliquait sur l'épiderme en frottant, de façon à faire sortir des pores les corps gras ou la poussière pouvant empêcher leur fonctionnement normal. Le Musée du Bardo en contient de très beaux exemplaires.

proximativement la période du jour correspondant à la situation de l'astre au-dessus des collines.

D'un autre côté, il existait à Aquæ Carpitanae une terrasse formée par un mur qui devait avoir pour but d'empêcher que les eaux de surface descendant par les pentes de la montagne ne viennent se mélanger à l'eau minérale.

« Solarium » doit bien être traduit par « terrasse ». La nécessité de cette terrasse résultait d'ailleurs des multiples accidents naturels de terrain qui gênaient pour l'établissement de palais, de villas ou autres édifices destinés à loger des baigneurs (Jules Renault).

Il a été donné récemment une toute autre interprétation du mot solarium. Rivier n'hésite pas à le traduire, dans la petite inscription qui nous occupe, par son sens moderne de terrasse à insolation. Dans cette énumération : *assa*, *districtarium*, *solariumque*, il est logique que le troisième terme désigne, comme les deux premiers, un local adapté aux besoins de la physiothérapie antique.

Rivier rappelle que les cures de soleil étaient pratiquées en Grèce et à Rome. Un fragment d'Hérodote, transmis par Oribase, en fixe la technique et les indications :

« L'exposition au soleil est éminemment nécessaire aux gens qui ont besoin de se restaurer et de prendre de la chair; cependant, il faut éviter les rayons qui s'échappent à travers les nuages et, dans les pays à l'abri du vent, ceux qui sont souvent interceptés. Autant que possible, on s'arrangera de façon que, en hiver, au printemps et en automne, le soleil vienne frapper directement les malades; mais en été, il faut rejeter cette méthode pour les gens faibles, à cause de l'excès de chaleur. C'est surtout le dos qu'il faut exposer au soleil ou au feu, car les nerfs qui obéissent à la volonté se trouvent principalement dans cette région et, si ces nerfs sont tenus dans un état de douce chaleur, cela rend le corps tout entier sain; toutefois, il faut garantir la tête à l'aide de quelque couverture. »

Dans les thermes de Caracalla, ajoute Rivier, un des plus grandioses monuments de l'architecture romaine, on trouve, à côté des divers bains, chauds, tièdes et froids, entouré par le sudatorium, la salle des exercices du corps et les salles des jeunes gens, un péristyle découvert et bien fermé, une sorte de cour intérieure, destinée à cet usage. Il n'y manque même pas plus que dans le moderne *luftbad* allemand un exèdre pour les conférenciers improvisés (Pr. Med. 15 fév. 1913).

D'ailleurs, dans Pline qui nous l'apprend : *Frigidariae cellae connectitur media cui sol benignissima pæsto est*, au milieu des bains se trouve une salle adjacente à l'étuve froide et dans laquelle le soleil est rapidement très salulaire (1)....

Renault a dessiné et publié encore deux fragments d'inscriptions latines trouvées à Korbous, mais trop incomplètes pour qu'elles méritent plus qu'une simple mention.

En 1910 (2), la démolition d'une partie du village arabe ayant été décidée et la construction d'une douzaine de villas devant suivre cette démolition, M. Lecore-Carpentier, directeur de la Compagnie concessionnaire du domaine de Korbous, confia à M. Mirande le soin de conduire les travaux et de veiller à leur marche méthodique. Le 25 août, à 2 mètres au-dessous du sol et à 100 mètres à l'ouest de l'hôtel des Thermes, le pic des ouvriers rencontra une masse résistante qui était une statue en très beau marbre blanc. Cette statue, placée sur l'esplanade, près de l'hôtel, est malheureusement privée de sa tête, d'un bras et des deux jambes. La main gauche a été fort heureusement retrouvée depuis. Le fragment subsistant mesure 1^m 27 de hauteur. C'est la statue d'un empereur romain, car l'ornementation de la cuirasse est absolument spéciale et réservée à la plus haute

(1) L'inscription dont nous venons de parler a été offerte au Musée du Bardo par M. Lecore-Carpentier, administrateur de la Société du Domaine de Korbous.

(2) J. RENAULT : *Cahiers d'Archéologie tunisienne*, IV^e Cahier, 1911, Tunis.

dignité de l'Etat. C'est la cuirasse à lambrequin empruntée aux Grecs. Elle épouse la forme du corps, et sa décoration consiste en figures, animaux ou objets divers finement ciselés (v. *fig. 2*).

En haut, nous trouvons des bretelles avec agrafes riches, et, sur la poitrine, une tête de Méduse ailée; plus bas, deux griffons ailés, levant tous deux une patte du devant qu'ils appuient sur une sorte de candélabre, re-



Fig. 2

posent sur des rinceaux symétriquement placés et sortant d'une feuille d'acanthé située à la partie inférieure du ventre. D'après les cuirasses similaires, il y aurait peut-être lieu d'attribuer cette statue à l'empereur Auguste (?), ce qui n'aurait rien d'extraordinaire, car il est le premier empereur en titre, après la reconstruction des thermes d'Aquæ Carpitanae.

Un enfant monté sur un dauphin (dont on aperçoit un fragment contre la partie en bas et à gauche de la statue) semble rappeler le n° 6 de la page 574, tome II, du répertoire de la statuaire grecque et romaine de Salomon Reinach. La main gauche avait été rapportée, elle était fixée à l'avant-bras par un tenon en bronze.

Le 9 septembre 1910, à la même profondeur que la statue précédente, mais à 85 mètres seulement de distance à l'ouest de l'hôtel des Thermes, on découvrit une seconde statue d'empereur romain, mais de plus petite échelle. Si la première statue, en effet, était approximativement double de la grandeur naturelle, celle-ci n'était que moitié environ plus grande que nature. La hauteur totale est de 1^m 28 du dessus de la fibule jusqu'à l'endroit de la brisure du mollet. Le bras gauche appartenant à la statue était fixé au moyen d'un tenon de bronze; la tête, qui manque, était rapportée. Le bras droit était également scellé au moyen d'un tenon dont la marque est très visible. La cuirasse présente à peu près la même ornementation que la précédente : bretelles, tête de Méduse, griffons sur des rinceaux; mais le bas de la cuirasse est orné d'une palmette au lieu d'une feuille d'acanthé. Les écussons du lambrequin sont garnis de gauche à droite d'un casque, d'un aigle les ailes déployées et de deux cornes d'abondance. Au milieu est une tête de lion, puis, les mêmes motifs se retrouvent inversement placés, de l'autre côté (*v. fig. 3*).

Cette statue pourrait peut-être avoir été celle de Tibère, ce qui serait logique, Tibère ayant été le successeur d'Auguste.

Il existe une troisième statue d'empereur provenant de Korbous, aujourd'hui au Musée du Bardo et portant



Fig. 3

sur le catalogue de cet établissement, au chapitre sculpture, le n° 1119.

Période chrétienne :

Les inscriptions et les marbres sont les plus belles choses trouvées à Korbous. Mais les documents les plus nombreux, sinon les plus précieux, appartiennent à la période chrétienne byzantine et vandale. Partout, pourtant, les mœurs chrétiennes entraînèrent la ruine des

thermes et les eaux minérales tombèrent peu à peu dans l'oubli. « Les chrétiens, dit Borden, s'occupaient peu de la santé, de la propreté du corps..., ils ne pensaient qu'au salut de l'âme. » Et Michelet : « La guerre que le moyen-âge déclara et à la chair et à la propreté, devait porter son fruit. Plus d'une sainte est vantée pour ne s'être jamais lavée les mains, et combien moins le reste ! Elle craint toute purification comme une souillure. Nul bain pendant mille ans (1) ».

A Korbous, il n'en fut pas de même, ainsi que le prouvent la découverte de nombreux linteaux de portes provenant d'édifices chrétiens et les nécropoles. Nous en empruntons la description aux Cahiers d'Archéologie tunisienne de M. J. Renault, que nous avons déjà si souvent mis à contribution : « L'un de ces linteaux, dont une extrémité brisée manque, d'ailleurs, mesure 1^m 25 de longueur, 0^m 45 de largeur et 0^m 265 d'épaisseur; la taille, quoique relativement fruste, est d'aspect soigné. La dalle, en grès, devait mesurer, entière, 1^m 35 de long. Deux chrismes (monogrammes du Christ) y sont représentés. Le diamètre de chacun d'eux est de 0^m 17 et la figure, comme d'ailleurs les traits que l'on aperçoit verticaux ou penchés dans l'encadrement ciselé du pourtour, sont en saillie d'un centimètre environ sur le nu de la pierre.

« La caractéristique de ce linteau, c'est que si l'ω a bien la forme grecque, l'α, au contraire, tend à garder de près, en l'arrondissant, la forme de l'aleph carthaginois.

« Un second linteau est beaucoup plus important que le premier. Bien que fendu, il est complet et a comme dimensions : 1^m 45 de long, 0^m 53 de large, 0^m 30 de hauteur ou épaisseur. La taille est beaucoup plus soignée que celle du linteau ci-dessus; une ciselure fine de 0^m 03 de large règne tout autour. L'ornementation comprend un chrisme central accompagné d'une rosace à six branches de chaque côté. Il est à remarquer que l'α placé dans le quart de cercle inférieur de gauche est retourné;

(1) CABANÈS qui reproduit ce passage en conteste l'exactitude.

dans le quart de cercle supérieur, du même côté, on voit un magnifique A. Le quart de cercle inférieur de droite contient un ω de forme bizarre et qui ressemble absolument à un B couché. Les diamètres du chrisme et des rosaces sont respectivement de 0^m 23, les traits saillissent comme il a été dit au linteau précédent (*v. fig. 4*). »



Fig. 4. — LINTEAU CHRÉTIEN DE KORBOUS

Un autre linteau a un chrisme dont le diamètre est de 26 centimètres; l' α est encore une sorte d'aleph carthaginois.

Un autre linteau découvert en 1908, long de 1^m 47, large de 0^m 30, a une rosace en son milieu. Cette rosace a un diamètre de 0^m 25 et saillit de 0^m 01 au-dessus du nu de la pierre. Le pourtour est finement ciselé à 45 degrés sur une largeur de 35 millimètres.

Des stries saillantes verticales sont coupées en dents de scie par d'autres stries biaisées.

Un certain nombre d'objets en bronze trouvés en creusant les fondations de l'Hôtel des Thermes semblent appartenir tous aux temps chrétiens :

1° Une clochette presque intacte, avec un battant de fer suspendu au sommet par une goupille, également en fer, qui traverse l'objet de la même façon que dans les exemplaires de forme allongée retrouvés dans les tombeaux puniques de Carthage.

Son diamètre extérieur à la base est de 45^{mm} et sa hauteur de 40^{mm}.

2° Un gobelet en bronze très bien conservé qui semble former un ensemble avec

3° Un carafon en bronze. Les deux objets ont la mê-

me épaisseur, la même patine, le même grain d'érosion et se complètent l'un l'autre; la hauteur totale de ce carafon est de 0^m 22, le diamètre en haut et en bas de la panse est de 0^m 158.

4° Un candélabre parfaitement conservé et complet sauf la patère destinée à recevoir la lampe qui est absente; sa hauteur totale est de 0^m 562; les parties supérieure et inférieure de la tige sont ornées de petites moulures en relief; la partie centrale de la tige est renflée et devient polygonale.

La base est constituée par trois sortes de spatules en forme de pattes, sans ornementation, et s'échappant d'une partie centrale ayant l'aspect de trois carapaces de tortues.

5° et 6° Pied et tige de candélabre. Ces deux objets n'en formaient probablement jadis qu'un seul. Le mouvement des pseudo-carapaces de tortues est beaucoup plus accentué et plus gracieux que dans le candélabre précédent. Les pieds sont en forme de griffes et ont chacun quatre doigts, et, entre ces doigts, sauf dans l'espace interdigital du milieu, est un globule.

La hauteur de ce pied est de 15 centimètres. La tige a 0^m 30 de long et 0^m 025 de diamètre et est brisée à l'une de ses extrémités; l'autre extrémité s'adapte au trou placé à la partie supérieure du pied, et est ornée de quatre filets saillants.

7° Un cure-oreilles en bronze, bien conservé, de 0^m 065 de longueur.

8° Des anses d'OEnochœs.

9°, 10°, 11° Aiguière, cornet et anse en bronze, ces trois objets n'en formaient qu'un seul.

L'aiguière a 0^m 36 de hauteur et 0^m 20 de diamètre; tout autour de la panse la patine laisse percevoir à certains endroits des filets horizontaux gravés par séries de deux.

Le cornet de 0^m 27 de haut et de 0^m 12 de plus grand diamètre se plaçait à l'intérieur de l'aiguière, la partie la plus large en bas, soit pour alléger le vase en en dimi-

nuant le volume, soit pour servir de cheminée et permettre au liquide un chauffage assez rapide.

L'anse mesure 0^m 19 dans sa plus grande dimension et s'adapte parfaitement au bord supérieur du vase.

12° Deux débris de bassins en bronze qui donnent la réplique aux aiguères trouvées à Korbous.

Tous ces objets ont été découverts au mois d'avril 1906.

Au commencement de juillet 1908, en faisant de grands terrassements, il a été mis à jour, en plus des poteries puniques et romaines éparpillées dans le sol, différents objets en bronze et un certain nombre de monnaies de diverses époques :

1° Un « stylus » fort bien conservé de 16 centimètres 5 de longueur. Cet instrument servait à écrire sur des tablettes couvertes d'une couche de cire, la pointe était utilisée pour tracer les caractères et le bout plat employé pour faire des corrections ou bien effacer les mots n'offrant plus d'intérêt. La cire avec cette sorte de palette redevenait lisse et prête à recevoir de nouvelles inscriptions.

2° Un hameçon en bronze.

3° Un exagium byzantin qui donne à la balance 82 grammes faibles. Il porte à chacun des angles supérieurs une sorte de point long contenu dans deux petits cercles dont le premier est en trait continu et le second en pointillé. Le centre du poids est occupé par une croix avec trait d'entourage complet.

De chaque côté de cette croix se trouve un Γ (gamma) avec entourage également. C'est un nouveau modèle à ajouter à la série des exagia connus (1);

4° Un fermoir byzantin. Ce fermoir byzantin, décrit pour la première fois dans les Cahiers d'Archéologie tunisienne de M. J. Renault, a été l'objet d'une étude de M. Diehl, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, note parue

(1) J. RENAULT : *Cahiers d'Archéologie tunisienne*, II^e Cahier.

dans le Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques (1), et que nous reproduisons *in extenso* : « C'est un fermoir en bronze, en forme de croix, avec sa boucle, portant à sa surface postérieure des parties saillantes par où il était fixé à la paroi du coffret; il mesure en hauteur totale 0^m 09 et, pour la croix seule, 0^m 06 sur 0^m 035 de largeur. Dans la branche supérieure de la croix on voit entre deux petites étoiles une image de la Vierge, représentée en buste, les mains



Fig. 5. — FERMOIR BYZANTIN

levées dans l'attitude de l'orante, la tête couverte du voile et ceinté du nimbe; dans la branche inférieure une autre figure, également en buste, et dont la tête barbue, nimée et couronnée du stemma semble bien représen-

(1) Année 1909, p. 157, 335 et 337.

ter le roi prophète David. Les deux figures gravées en creux sont d'un travail assez sommaire et grossier; la tête de la Vierge est, du reste, un peu endommagée (v. fig. 5).

« A la croisée des branches, une inscription, disposée en forme de croix, est ainsi conçue :

Φ
Ζ ω Η
C

« Cette légende se retrouve disposée de la même manière sur un certain nombre de monuments d'origine byzantine. Renan la signale sur une croix de métal trouvée à Byblos. Elle figure de même sur une boîte de cèdre en forme de croix découverte au trésor des Sancta Sanctorum, à Rome, et qui peut remonter au ix^e siècle, et pareillement sur une miniature de l'évangélaire de Sainte-Croix de Poitiers (vii^e siècle), au haut de laquelle elle est disposée absolument de la même façon. On la rencontre en outre sur des cachets, par exemple sur un anneau d'argent du British Museum. Ces monuments sont tous de date assez ancienne et, en effet, la légende qui y est inscrite correspond aux plus anciennes idées du symbolisme chrétien. On lit dans le *Contra Haereses*, de Saint-Irénée : « *Quum unus et idem ostendatur Logos et Monogenes, et Zoc et Phos, et Soter, et Christus Filius dei.....* »

Le « Christ lumière et vie », ainsi que le nomme le texte inscrit sur notre monument, trouve naturellement son expression dans la figure de la croix. La croix de Korbous est, à ma connaissance, le seul monument de cette série où la légende soit accompagnée de figures. Ces figures se rattachent étroitement à la personne du Sauveur, puisqu'elles représentent la Vierge et le roi David, à la fois ancêtre du Christ et prophète de sa venue. Peut-être permettent-elles, en outre, de dater approximativement ce petit monument. Elles offrent, en effet, une certaine analogie de style avec les médaillons à figures qui décorent un encensoir de forme hexagonale,

en argent, conservé au British Museum et avec ceux qui ornent le vase d'Emèse, au Louvre, étudié par M. Héron de Villefosse, la « pyxide de grado » et une capsella d'argent du trésor des Sancta Sanctorum. Ces monuments sont tous d'origine orientale et plus précisément syrienne; les deux premiers datent de la deuxième moitié du VI^e siècle ou du commencement du VII^e. C'est à cette époque aussi et peut-être à cette origine qu'il convient de rapporter notre monument. La boîte en cèdre du trésor des Sancta Sanctorum renfermait de petits sachets à reliques : il est vraisemblable que notre croix servait semblablement à fermer un coffret contenant des reliques »;

5° Monnaies. Le plus grand nombre et les principales monnaies mises au jour sont très oxydées et d'époque vandale ou byzantine;

6° Des moules en marbre qui ont servi à fondre du beurre ou à orner des petites galettes.

Il a été trouvé à Korbous des lampes de céramique de toutes les époques.

Les lampes romaines les plus anciennes mises au jour dans la province d'Afrique sont de forme ronde, ont un bec généralement court et ne possèdent pas de queue.

Les lampes de seconde période sont également rondes, mais sont munies d'une queue forée.

Une des lampes trouvées à Korbous est en terre jaune et a eu une couverture brune. L'ornementation consiste en cercles et en stries concentriques. Cette lampe a 0^m 105 de long et 0^m 085 de diamètre. Sous le fond, la marque suivante, tracée à la pointe avant cuisson :

A C R I

D'autres sont de forme allongée et à queue pleine.

Les lampes ont pris ensuite une forme plus lourde et le bec s'est allongé; la queue n'est plus forée. C'est le cas d'une autre lampe de Korbous. Elle est en terre rouge et le dessous est marqué d'un B fait à la pointe avant cuis-

son. Le dessus représente une bête à cornes, cerf ou gazelle, courant à droite; l'entourage est formé d'ornements consistant en losanges, cœurs et cercles. La longueur est de 0^m 140, la largeur de 0^m 092.

Il faut signaler encore quelques lampes chrétiennes ornées du chrisme et une lampe vandale.

CHAPITRE II

KORBOUS DANS LA LITTÉRATURE ARABE

Nous n'avons trouvé dans la littérature médicale des Arabes qu'un seul ouvrage traitant des vertus des sources de Korbous. Cet ouvrage date du milieu du XVIII^e siècle; sa rédaction fut terminée *le 6 chaoual de l'an 1171 de l'hégire* (1753), elle est due au *savantissime Moham-med ben Hassin Beïram, tunisien* — (*que la miséricorde divine soit sur lui*), — d'après les enseignements de Joseph Guir, médecin chrétien, qui exerça plus de quarante ans à Tunis et se convertit au judaïsme.

Son opuscule est encore très estimé aujourd'hui. Il a été imprimé, complété et déformé par un compilateur en 1908, au Caire, aux frais de Hadj Mohammed Ameri Derbal, sous le titre de *El-Hammamet el Mâdenia* (les bains minéraux).

La bibliothèque médicale de Korbous possède un manuscrit de cet ouvrage, relié sous le même couvert qu'un traité de thérapeutique de Joseph Guir, rédigé également en arabe. En attendant la publication de la traduction intégrale que le D^r Gobert prépare actuellement, j'en donnerai l'analyse et des extraits.

Les cinq chapitres sont précédés d'une dédicace au Bey et à *la gloire de Celui qui a fait jaillir les sources de la sagesse des cœurs des montagnes de science éminente*, et d'un avant-propos relatif à *l'entrée aux bains en général, pris aux ouvrages des médecins de l'Islam*. Les chapitres se répartissent ainsi :

CHAPITRE PREMIER : *Les établissements thermaux et désignation de ceux qui ont inventé l'usage de la consommation des eaux minérales.*

CHAPITRE DEUXIÈME : *Sur les minéraux que traversent les eaux et sur la cause de leur thermalité.*

CHAPITRE TROISIÈME : *Au sujet de Korbous spécialement et des éléments que traversent ses eaux.*

CHAPITRE QUATRIÈME : *Bienfaits et inconvénients de ces eaux en boisson et en bains.*

CHAPITRE CINQUIÈME : *Mode d'emploi de ces eaux en boisson et en bains.*

Les deux derniers chapitres sont les plus intéressants. Le quatrième traite des indications et dénote chez Joseph Guir un don d'observation clinique certain et une intuition parfois extraordinaire pour l'époque où il exerçait et où il enseignait. Il avait entrevu la diathèse acide, qui a eu une telle fortune il y a quelques années parmi les théoriciens de l'arthritisme, et disait que l'eau minérale *détruit l'acidité qui se trouve dans le corps et agit ainsi contre les maladies qui proviennent de cette acidité, car l'acidité qui se trouve dans l'estomac et les intestins donne naissance à plusieurs maladies, ou plutôt elle est la cause de la plupart des maladies.* Il savait que les *aigreurs de l'estomac* (hyperchlorhydrie) entraînent la constipation. Il avait remarqué que ces eaux chlorurées nuisent aux hydropisies, *de quelque nature qu'elles soient, à ceux qui sont atteints de la phtisie, d'ulcères dans les poumons, et à ceux qui crachent du sang.* Il avait noté déjà qu'en applications externes, elles nuisent à ceux qui ont la goutte et à toute autre maladie analogue dans n'importe quel membre, qu'elles profitent aux lymphatiques et aux porteurs d'écrouelles, aux femmes stériles, et, sous la forme des bains, à l'exclusion de l'usage interne, aux diabétiques, etc...

Nous citerons presque intégralement le chapitre V, qui fixe la technique de la cure telle qu'elle était pratiquée au XVIII^e siècle par les tunisiens :

Avant de se rendre aux bains, on commence d'abord par se faire pratiquer une saignée, qui est plus indiquée aux sanguins et aux pituiteux qu'aux autres tempéraments. Le but de cette saignée est de faciliter la circulation du sang, activée par l'ingestion de l'eau minérale, jusqu'aux régions obstruées et les parties les plus profondes du corps.

Deux ou trois jours après la saignée, on doit prendre une purge légère composée, par exemple, de deux onces de manne, d'un dirham de rhubarbe, mélangés dans six onces d'eau pure ou d'eau de fleurs d'oranger, ou bien la moitié d'une once de séné dépourvu de ses tiges et un demi-dirham de salpêtre.....

Après la saignée et la purge précitées, on se rend alors aux thermes.

La quantité d'eau qu'on doit boire ne peut être déterminée, car elle dépend du tempérament de chacun. Ainsi, le fort boit beaucoup plus que le faible, et certaines maladies demandent un temps assez long pour être guéries, tandis que d'autres ne demandent qu'un temps relativement court. Voici toutefois des indications sur la quantité d'eau approximative à prendre : On commence d'abord par boire deux livres d'eau le matin à jeun et on ne mange que cinq heures après environ. On prend cette eau en quatre prises de une demi-livre chacune et le tout dans une demi-heure ou une heure; le deuxième jour, on boit trois livres de la même manière; le troisième jour, on absorbe quatre livres et le quatrième jour cinq livres qui représentent la quantité la plus grande qu'on puisse absorber. Et on continue à prendre cette même quantité pendant les trois jours suivants, qui forment le complément de la semaine, ainsi, le nombre de jours pendant lesquels on boit cinq livres chaque jour est de quatre. Après cette semaine, on se repose deux jours et, si l'on peut prendre des bains pendant ces deux jours, on le fait, sinon on s'en dispense. Ceux auxquels convient l'emploi des bains sont ceux qui sont atteints d'hémiplégie, de faiblesse des nerfs, d'abcès apparent, d'incontinence d'urine, de dilatation d'estomac, de ptose utérine et de stérilité, ainsi que ceux qui ont des douleurs dans l'épine dorsale.

Ensuite on recommence l'ingestion des eaux pendant une deuxième semaine, suivant les indications précitées. Puis on prend des bains pendant deux jours, ou bien on se repose ainsi qu'il a été dit.

Dans la troisième semaine, on boit le premier jour quatre livres, le deuxième jour trois livres, et le reste de

la semaine, qui est cinq jours, on boit deux livres chaque jour. Après cette semaine, quand bien même il le désirerait, le malade ne doit pas prendre de bains.....

.....

Chaque prise d'eau et le repas qui suit doivent être espacés de cinq heures.....

.....

Au point de vue de l'alimentation, le régime à suivre pendant les jours où on boit l'eau de ces sources est le suivant : On ne doit pas trop se rassasier et on doit éviter de manger les mets trop salés, le fromage, la viande et le poisson conservés ou les féculents tels que les pois-chiches, haricots, lentilles, fèves et tout ce qui produit la ventosité de l'estomac; les mets acides, les sauces au vinaigre, le lait caillé et tout autre aliment produisant l'eau de fromage appelée miss (petit lait).

On doit se préserver du vent froid et ne pas dormir après l'absorption de l'eau de la source, ni après être sorti du bain, ni après avoir mangé.

Après avoir bu l'eau, il faut exécuter des mouvements susceptibles de favoriser l'action purgative, éviter la colère, les inquiétudes et l'irritation.

Sachez que la plus grande utilité de ces eaux réside dans les gaz qu'elles renferment, c'est pour cela qu'on doit les prendre chaudes et qu'on ne doit pas les transporter à un autre endroit, fut-ce dans un récipient hermétiquement clos... C'est pour cette raison que si l'on prend une certaine quantité de chaux et de nitre et qu'on les fasse bouillir dans de l'eau, on obtient une solution dont l'efficacité n'est pas comparable à celle des eaux minérales, en raison de l'absence de gaz.....

.....

Le moment le plus favorable pour prendre un bain est une heure après le lever du soleil. On ne doit y entrer ni à jeun, ni rassasié, ou bien on y pénètre le soir, cinq heures après avoir déjeuné. Si la température de l'eau est moyenne, on y reste une heure, si, au contraire, elle est chaude, on y reste une demi-heure. Emplo-

yées suivant la méthode précitée, qui a réuni les suffrages de tous les médecins modernes, ces eaux constituent un remède efficace contre les maladies chroniques, qui ne peuvent être remplacées par aucun autre médicament. On doit alors rendre grâce à Dieu des bienfaits précieux qu'on en tire.

Telle était la théorie et la technique hydropathique de Joseph Guir. Nous verrons comment la tradition l'a déformée et ce qu'elle en a retenu, mais le peu qu'on en a lu ici suffit à prouver qu'elle n'était pas indigne de la science de son temps, mais bien plutôt au-dessus, par le souci du régime dans la cure thermique, la notion très claire de l'importance des gaz et des propriétés fugitives des eaux minérales, leur indication exclusive dans les états chroniques, etc...



CHAPITRE III

KORBOUS TRADITIONNEL

« A la chute de l'empire romain, dit le D^r Hanriot, les thermes cessèrent d'être entretenus; puis, lors de l'invasion arabe, ils furent en grande partie démolis, et leurs matériaux dispersés servirent à édifier les constructions environnantes. Il est, en effet, singulier de constater combien les Arabes, qui ont pour l'eau chaude un culte religieux, ont peu de respect pour les établissements thermaux, et se contentent, pour prendre leurs bains, de l'installation la plus rudimentaire. Nous ne pourrions citer une seule piscine qui ait été construite ou réparée sous la domination des Turcs (1). »

Ces remarques générales de M. le docteur Hanriot, ne s'appliquent pas seulement à l'Algérie, mais aussi à la Tunisie et à Korbous en particulier.

Les piscines et l'étuve voûtée utilisées aujourd'hui par les Arabes sont d'origine antique. Ceux-ci prétendent cependant que Korbous fut fondé il y a 250 ans environ par un Arabe du nom de Sidi Amara venu de la région de Herkla-Maouine. Il aurait restauré les bains, provoqué l'agrandissement du village et l'afflux des malades. Les arabes qui mêlent la religion à toutes choses en ont fait un saint dont le tombeau couvert d'une coupole est devenu un lieu de pèlerinage pour les malades (2).

(1) D^r HANRIOT : *Les eaux minérales de l'Algérie*.

(2) Le D^r Frank, médecin du Bey de Tunis au commencement du XIX^e siècle, dit dans la relation du voyage qu'il fit aux « eaux de Gourbos » vers 1805 : « Près de Gourbos est enterré un personnage réputé saint par les Maures et le domaine de l'oratoire élevé sur sa sépulture s'étend sur les eaux minérales voisines; aussi, sont-elles révérees comme un lieu saint et les musulmans n'y souffrent aucun infidèle ».

En réalité, il semble bien que cet Amara n'eût pas à jouer un rôle aussi important que celui qui lui est prêté. Les indigènes, à travers les siècles et les révolutions, sont toujours restés fidèles à Korbous, et n'ont jamais cessé d'y affluer de tous les points de la Barbarie, de la côte de l'Atlantique à celle de la Cyrénaïque.

Ces personnages un peu mythiques, vénérés aujourd'hui sous le nom de Sidi Amara, Sidi Achour, Moulaï Yacoub et plus près de nous Mohammed Lasram dont l'épithaphe brisée (1) se trouve encore sur son tombeau dans la mosquée de Korbous, se sont probablement bornés à réparer ou à améliorer les vieilles installations.

Celles-ci ont été respectées par la Compagnie concessionnaire lors de sa prise de possession et conservées à leur usage traditionnel. Elles ne constituent pas pour les curieux de l'histoire de l'hydrotechnique un des moindres attraits de la vieille station africaine.

Cet établissement, dont le style général ne diffère pas de celui des maisons du village, comprend dix cabines de bains et une étuve souterraine.

Les dix cabines sont construites en maçonnerie grossière, couvertes chacune d'une voûte cylindrique, probablement très récentes puisque le D^r Franck, qui visitait vers 1805 les eaux de Gourbos (sic), écrivit plus tard que « pour ces baignoires il est indispensable d'avoir une tente; on se trouve ainsi dans un bain chaud à l'air libre et jouissant de la vue pittoresque de la mer ».

Une tradition locale attribue la construction des cabines voûtées à Mohammed Lasram, qui se fixa à Korbous au début du XIX^e siècle et y mourut, son bienfaiteur au milieu du mois de jourmada-el-aoula 1241 de l'hégire, c'est-à-dire en janvier 1825 de notre ère.

Chacune de ces cabines ou cellules est profonde d'environ 4^m 20, large de 2^m 20 et haute de 2^m à la clef de

(1) Voici le texte de l'épithaphe : « Ali Abdellah El Hadj Mohammed Lasram conjure le visiteur au nom du Prophète — (que le salut soit sur lui) — de prier pour le repos de son âme.

« Décédé dans le pardon de Dieu la nuit du samedi au vendredi au milieu du mois de jourmada-el-aoula 1241 ».

voûte. On y accède par une ouverture basse, regardant le Nord, à la fois porte et fenêtre, large en moyenne de 80 centimètres et haute de 1^m 10. Un rideau grossier tendu derrière cet orifice indique que la cabine est occupée.

Une piscine se trouve au centre de chacune d'elles, construite en gros appareil, dont les éléments portent la trace évidente de la taille antique.

Les dimensions de ces piscines varient dans une certaine mesure. Leur longueur est assez régulièrement 2^m 50, la profondeur oscille de 45 à 60 centimètres, la largeur de 70 à 80.

La plateforme qui les entoure est destinée à permettre au patient de se reposer et de faire la réaction dans une couverture au sortir du bain.

Aïn-Kebira alimente ces piscines, son eau, à 57° au griffon, en descend par gravité, aujourd'hui grâce à une canalisation souterraine. Cette eau traverse d'abord un réservoir à ciel ouvert qui sert à la macération de la « medbach » ou tisane, dont nous parlerons plus loin.

Le trop-plein de ce réservoir se déverse dans un aqueduc, longeant la face nord de l'établissement, interrompu au niveau de chaque cabine par un regard sur lequel se branche un canal à ciel ouvert pour l'alimentation de la piscine correspondante.

Pour remplir celle-ci, le préposé aux bains obture dans le regard l'orifice aval de l'aqueduc, l'eau prend le chemin du canal latéral et se déverse dans la piscine.

Après deux ou trois heures, suivant que la piscine était depuis longtemps vide ou déjà réchauffée par un bain précédent, la température de l'eau tombe à 42 ou 43°. Les Arabes affectionnent ces bains hyperthermaux, qui sont presque insupportables pour nous.

L'étuve est souterraine et constituée par une cavité peut-être naturelle, creusée dans le travertin qui en constitue les parois; une voûte de maçonnerie, probablement antique, la complète par-dessus. Son plancher est constitué par un grillage de bois qui laisse filtrer les vapeurs et les émanations du filet d'eau coulant par-dessous.

Celui-ci était considéré autrefois comme une source autonome que les Arabes appelaient Aïn-Haraga (source de l'étuve), mais cette source se tarit lors du captage d'Aïn-Kebira, dont elle constituait par conséquent une perte. Une canalisation y supplée aujourd'hui.

Une simple couverture de laine ferme l'entrée de cette étuve et la sépare de la salle de repos attenante. De celle-ci un escalier de quatorze marches conduit à la salle d'attente située au niveau du sol normal, entre la septième et la huitième cabines de bains.

Les sources proprement dites n'avaient reçu, avant la venue des Européens, aucun aménagement particulier, à l'exception cependant d'Aïn-el-Atrous (source de la Chèvre); celle-ci est située à 1.300 mètres du village thermal; elle jaillit à trois mètres environ au-dessus du niveau moyen de la mer et s'y jette par une cascade. Les indigènes avaient construit au-dessus de son griffon une cellule de maçonnerie close sur ses quatre faces et voûtée à sa partie supérieure; cette cellule existe encore, elle était destinée à recueillir les gaz et les vapeurs de la source qu'un orifice percé à hauteur d'homme sur la face sud-ouest permettait aux malades de venir humer. Ce monument est un des prototypes les plus curieux des appareils destinés à l'inhalation des gaz thermaux (1).

**

Des malades de toutes sortes se rendaient et se rendent encore à Korbous attirés par sa renommée.

Beaucoup sont des syphilitiques, que la balnéation chlorurée blanchit momentanément, mais cependant d'une façon impressionnante. Sur les vieilles gommés ulcérées et suppurantes surtout, Korbous agit d'une façon très favorable, en relevant l'état général de ces ma-

(1) Voici quelles en sont les principales dimensions :

Largeur : 3 mètres;

Longueur : 2^m 40;

Hauteur (variable), en moyenne : 1^m 90;

Hauteur du trou au-dessus du sol : 1^m 70;

Dimensions du trou : 20 centimètres sur 15.

lades, souvent très anémiés, en détergeant les plaies et en excitant leur bourgeonnement. Ces faits doivent être retenus comme un témoignage de l'action bienfaisante des eaux chlorurées chaudes dans les syphilis cutanées. Cette catégorie de malades est un peu moins nombreuse à Korbous depuis la diffusion du médicament d'Ehrlich, dont les bienfaits rapides, sinon durables, ont séduit de suite les Arabes, rebelles à toute thérapeutique de longue haleine.

Lors de son passage, le Dr Gauchery eut l'occasion d'observer parmi les indigènes en traitement, 6 rhumatisants, un hémiplégique, 2 tuberculoses pulmonaires, 6 syphilitiques. En effet, les rhumatisants et les syphilitiques formaient le fonds de la clientèle.

Au hasard de nos visites à Korbous nous y avons rencontré encore des diabétiques (le diabète est très commun chez les Arabes), des éléphantiasis, des plaies et d'autres lésions traumatiques, des eczémateux et des psoriasiques, des néphritiques et des cardiaques, un lépreux, etc.

Il est évident qu'un grand nombre de ces malades, surtout si l'on considère la manière dont ils se traitent, ne tirent aucun bénéfice de leur cure lorsqu'ils n'éprouvent une aggravation de leur état.

Il est commun de voir mourir à Korbous les phtisiques et les néphritiques graves quoique depuis plusieurs années et malgré la grande liberté qui est laissée aux indigènes dans l'exercice de leur cure au vieil établissement, le médecin de la station cherche à décourager cette catégorie de patients. Quelques-uns s'obstinent et déclarent qu'ils veulent guérir ou mourir à Korbous pour être enterrés à l'ombre du tombeau de Sidi Amara. Néanmoins, les grosses lésions du rein et les états cachectisants (tuberculose, cancer, etc.) mis à part, il semble permis de penser que les Arabes peuvent tirer bénéfice d'une cure à Korbous dans la plupart de leurs affections, si l'on tient compte de leur tempérament collectif. Celui-ci est caractérisé par une hypotonie générale qui légitime l'engouement particulier des Arabes

pour Korbous (station marine et chlorurée de stimulation) et même les abus qu'ils en font.

Cette vue appartient en propre au médecin actuel de la station, le Dr Gobert, qui a tenté dans un essai récent de dresser un tableau en raccourci de leur pathologie générale :

« L'arabe est peu musclé, ses tissus sont lâches, sa sangle abdominale insuffisante. La hernie, et surtout la hernie épigastrique, est d'une fréquence extraordinaire chez les mâles et pour ainsi dire, constante chez les femmes nomades.

« La position de l'attente chez l'arabe est la position accroupie. La station debout ou assise lui est pénible et il ne la garde que contraint. Dès que sa marche est interrompue, il s'affaisse (1).

« Ses sécrétions sont pauvres et ses organes paresseux. Son estomac réclame l'excitation bi-journalière du piment et d'assaisonnements insupportables pour nous. Ses selles sont souvent peu colorées et semblent traduire une manière d'insuffisance hépatique qui pourrait bien expliquer encore, comme je l'ai déjà suggéré, la pratique fréquente de la géophagie (2). Il est possible qu'il y ait une relation entre leur alimentation très végétale, le grand rôle qu'y joue l'huile et leur atonie gastrique et intestinale. Salluste avait noté, au contraire, que les Numides, nourris de lait et de chair sauvage, *lacte et carne ferina*, ne recherchaient ni sel ni autre condiment, *neque salem neque alia irritamenta quærebant* (cité par Martinet, *les Aliments usuels*).

« Les hyperplasies (sauf celles du tissu conjonctif), l'obésité et le cancer sont moins répandus chez les Arabes que chez les européens. Même riche, l'Arabe ne connaît pas cette surabondance de vie, cette richesse du sang, des sécrétions et des appétits, la pléthore, qui est

(1) Cette remarque ne s'applique naturellement qu'aux gens sans éducation, dont l'abandon est d'autant plus significatif qu'il est moins étudié.

(2) Voir Remarques sur la géophagie, *Tunisie Médicale*, mai 1912.

si commune parmi nous. Ce sont des voies différentes qui le mènent à la sclérose artério-rénale (intoxications digestives, syphilis, etc.). Son obésité, quand elle existe, n'est pas floride.

« Il est souvent pâle, il est souvent lent, il craint l'effort, il refuse de prévoir et s'en remet à Dieu. Son mépris est plus puissant que sa haine. S'il a su se révolter et se battre généreusement, sa grande arme et son arme préférée est restée l'inertie, l'attente et le retrait sur soi. En dépit du double apport de sang phénicien et arabe, l'indigène barbaresque se distingue avec netteté des Sémites dont la haine d'autrui et la rage de détruire sont toujours agissantes.

« La religion et l'art des Arabes barbaresques peuvent être regardés aujourd'hui comme l'expression de leur tempérament. Ces trois éléments : religion, art, tempérament ont agi et réagi l'un sur l'autre au cours des siècles.

« L'Islam n'exige aucun renoncement, il n'apporte aucun idéal surhumain, ni l'obligation chrétienne de se surpasser soi-même. Le musulman ignore et redoute la lutte intérieure, il aspire à la paix (1). Les pratiques de son mysticisme poursuivent la destruction du vouloir et l'anéantissement divin.

« L'art musulman procède de même. Tous ses moyens concourent à une extase solennelle et monotone par l'éternel retour du même motif et l'exclusion de l'image, car l'image est nourricière d'émotion, et une émotion est un acte en puissance. On a répété, jusqu'à la satiété, que l'origine de l'entrelac se trouvait dans l'interdiction coranique de reproduire la figure des êtres animés. Mohammed a seulement prévenu l'idolâtrie. Les Persans, qui sont musulmans, ne se privent pas de peindre les animaux et l'homme. L'arabesque est fonction d'une

(1) être simple et croire, n'avoir jamais douté, n'avoir jamais lutté contre soi-même, attendre sans crainte et sans impatience l'heure inévitable de l'éternité — voici la paix, le bonheur musulman... J'ai laissé mon esprit flotter dans le vague et ma volonté s'assoupir... (Isabelle Eberhardt).

certaine faiblesse, d'une certaine misère, d'une certaine paresse de l'esprit qui s'*abandonne* sans résistance à la forme élémentaire et la laisse se développer, se multiplier à l'infini.

« Le musicien maure égrène quelques notes sur le mode mineur, si propre à exprimer les états dépressifs; cette phrase est déjà maîtresse de son imagination, qui la reprend et la tord, l'allonge ou la coupe. Il s'arrête assez pour reprendre son souffle et entendre le ah ! voluptueux de l'auditoire *ravi*. Mais son âme est *prisonnière* de la mélodie qui remonte à ses lèvres et se répète et se prolonge inlassablement (1).

« Toutes les manifestations de l'art des arabes illustrent d'une manière saisissante leur tendance à l'automatisme, et celle-ci trouve sa plus parfaite expression dans certaines formes de misère psychologique très bien décrites par Jules Levi dans une communication au 22^e Congrès des Médecins aliénistes et neurologistes (2). Levi a observé parmi les indigènes du Fezzan. Les cas qu'il rapporte sont extrêmement curieux : « Un de ces individus, dit-il, a dans les mains une lettre qu'il attendait depuis longtemps; il se rend en toute hâte auprès d'un de ses camarades pour se la faire lire. Quelqu'un l'appelle, en lui faisant le geste de déchirer du papier : ce malheureux déchire aussitôt sa lettre, puis, il se met à pleurer, surpris de l'acte que lui-même venait (sic) d'accomplir. J'en ai vu de même un autre, cédant à la suggestion du geste, se jeter tout habillé dans un bassin plein d'eau, un autre se bourrer la figure à grands coups de poings..., etc. ». Ces faits ne sont pas exceptionnels. Nous les avons tous observés. On voit souvent aux terrasses des cafés de Tunis, un marchand d'éventails in-

(1) La petite plainte du gombri sous les porches dure des heures.

Les propriétés sédatives de la musique arabe pourraient sans doute trouver leur application dans la thérapeutique des agitations mentales, si la majorité des européens ne se montrait réfractaire à son charme berceur, comme le remarquait déjà avec étonnement E. W. Lane: (Manners and customs of mod. Egyptians, 1835).

(2) *La Tunisie Médicale* de mai 1912.

digène, doué de cette même hypersuggestibilité, dont les clients s'amusent sournoisement pour lui faire commettre les gestes les plus obscènes, s'infliger des morsures cruelles ou jeter son argent et sa marchandise dans la poussière.

« Il semble donc que les arabes aient une grande propension à la vie passive. *Ce sont des atones*. Le terme d'asthéniques ne leur convient pas, qui sous-entend toujours une certaine instabilité. Au contraire, leur personnalité statique étouffe leur personnalité dynamique. Ceci explique l'importance de leur existence génitale, et ainsi nous découvrons une analogie ou plutôt une rencontre singulière entre leur tempérament physiologique et leur tempérament morbide, la diathèse de la race : ce qui caractérise, en effet, leur pathologie, c'est le grand rôle qu'y jouent les tissus de soutien, les tissus d'origine mésodermique — cellulaire, osseux, lymphatique — les éléments du statisme anatomique.

« R. Girard, dans sa thèse, « Le cancer en Tunisie (1) », insiste avec raison sur la fréquence relative du sarcome chez les musulmans. Les statistiques qu'il a publiées en font foi. « Il y a longtemps, ajoute-t-il, que les médecins exerçant dans les milieux indigènes ont été frappés de la fréquence du sarcome par rapport aux autres tumeurs malignes. Notre maître, le Dr Brunswic-le-Bihan, est accoutumé de dire que le cancer, chez l'indigène, s'appelle sarcome... ». La pathologie osseuse des arabes est très riche. L'hôpital musulman de Tunis est encombré d'ostéomyélites, de tuberculoses osseuses ou articulaires, d'hyperostoses spécifiques, etc.

« Leur pathologie conjonctive se distingue par des réactions exubérantes et spéciales : éléphantiasis, phlegmons ligneux.

« Par contre, l'immunité relative du tissu le plus noble, de celui qui commande toutes les fonctions de relation et de cérébration, du tissu nerveux, a été notée par l'unanimité des observateurs. Le tabes et la paralysie

(1) Lyon, 1912.

générale sont des raretés exceptionnelles chez les arabes. Il est très logique de chercher un rapport étroit entre l'atténuation de leur dynamisme nerveux, et ce fait si caractérisé et si caractéristique.....

« En bloc, il semble permis de dire que ce qui distingue l'arabe et constitue le fond de son tempérament c'est une certaine hypotonie, intéressant à peu près tous les compartiments de l'être. Ce tempérament, malgré le frein de l'Islam, au contact de nos mœurs, de conditions historiques nouvelles, et sous l'influence de l'alcoolisme s'altérera et évoluera probablement dans le sens d'une irritabilité et d'une activité plus grandes — c'est un fait que ceux qui ont pris entre leurs mains la lourde tâche de diriger les destinées de ce peuple doivent prévoir — comme la nouvelle souche africaine, d'origine européenne toute récente, modifiera ses caractéristiques sous la pression de la race beaucoup plus nombreuse qui l'enserme, d'une terre et d'un ciel étrangers (1). »

Voilà la raison de la valeur reconnue et de la vogue des eaux thermales chlorurées chez les Arabes et de leur préférence pour celles qui jaillissent au bord de la mer, dans un site balayé par les vents marins du nord-ouest, dans un climat par conséquent déjà stimulant par lui-même, pour Korbous en un mot.



Lès Arabes qui sont imités en cela par les autres fractions de la population indigène ont coutume de se rendre aux eaux en famille et d'y apporter leur propre mobilier. Celui-ci est sommaire, l'installation est rapide.

Avant tout traitement, l'Arabe fait un sacrifice à Sidi Amara, le vénéré marabout qui tient sous sa protection les eaux guérisseuses. L'importance de ce sacrifice est en rapport avec la fortune du malade, coq, mouton, bœuf.

(1) *La Tunisie médicale*, janvier 1913.

Précédé d'une flûte, d'une derbouka et d'un danseur, le bœuf est promené à travers le village au milieu du concours du peuple et amené dans l'enceinte du petit cimetière qui entoure la kouba du saint, un Ouled Sidi Amara l'immole près du figuier sacré; le sang est répandu sur le sol.

Les riches partagent le bœuf immolé avec tout le village; la peau et un quart de la bête forment la part des Ouled Sidi Amara qui ont la garde du tombeau.

Le sacrifice achevé, le nouvel arrivant va trouver un des anciens du village, dépositaire de la tradition, qui lui explique de quelle manière il doit utiliser les eaux et lui vend les plantes aromatiques dont il se servira pour la tisane ou « medbach », partie essentielle du traitement.

Les eaux de Korbous sont employées en boissons, bains, étuves, ablutions et inhalations.

Chaque matin, pendant sept jours, le malade boira de deux à huit « halebs », c'est-à-dire de un à quatre litres environ d'eau à l'une des sources. La plus prisée pour l'usage interne est Aïn-Sbia. Son griffon est situé sur le rivage, au niveau de la mer, qui la couvrait à la moindre tempête. Un des premiers soins de la Compagnie concessionnaire actuelle a été de la capter et d'élever autour d'elle un épais massif de protection; ces travaux ont été considérés par les indigènes comme un sacrifice et quelques-uns tentèrent même de s'opposer par la violence aux opérations de captage affirmant que celles-ci devaient déplacer ou détruire les os de la sainte qu'ils prétendaient être enterrés dans la source même.

Une légende locale explique la vénération dont les Arabes l'entourent et le nom qu'elle porte :

Une jeune vierge était venue de fort loin pour soigner à Korbous une affection cutanée. Elle désirait dès le jour de son arrivée prendre un bain. Mais les dix cabines de l'établissement se trouvaient occupées chacune par un saint du paradis musulman.

La légende a conservé leurs noms : Sidi Reïs, Sidi Amara, Sidi Achour, Sidi Rahal, Sidi bel Hassen, Sidi Abd es Selem, Sidi ben Aïssa, Sidi Mahrez, Sidi Moulay

Yacoub, Sidi Abd el Kader; il est, en effet, avéré que le Paradis de Mahomet, quoique pourvu de toutes les délices que peuvent rêver les imaginations orientales, ne possède pas de sources thermales, ni de hammam susceptibles d'être comparés à ceux de Korbous. Les dix saints avaient donc quitté le séjour des houris et chacun dans sa cabine en prenait à son aise.

La pauvre vierge attendait vainement l'occasion de se baigner; elle ne pouvait se présenter à la porte d'aucune cabine ni demander qu'on lui fît place; elle savait combien les saints musulmans sont sujets à caution.

Elle s'en vint donc, désespérée, pleurer au bord de la mer, invoquant Allah, et lui demandant comment il pouvait se faire qu'une pauvre fille déshéritée ne pût trouver à se baigner à Korbous.

A l'endroit même où ses pleurs étaient tombés, une source jaillit; elle put se baigner et guérit.

Elle aurait été, de nombreuses années plus tard, ensevelie près de la fontaine miraculeuse qui depuis s'est appelée Aïn-Sbia : la Source de la Vierge.

En dehors d'Aïn-Sbia les Arabes consomment encore l'eau d'Aïn-Chefa et l'eau d'Aïn-el-Atrous. Cette dernière est située à 1.300 mètres environ au nord du village thermal, elle jaillit sur le bord de la mer où elle se jette par une cascade pittoresque. Nous avons déjà décrit le dispositif de humage qui surmonte son griffon.

L'eau d'Aïn-Kebira, en dehors des usages externes, est employée pour la préparation de la « medbach ».

Cette tisane est une macération de plantes fraîches dans l'eau minérale.

Les plantes de la medbach sont :

<i>Globularia atypum</i>	Zriga	Globulaire.
<i>Lavendula stæchas</i>	Halhal	Lavande.
<i>Myrtus communis</i>	Rihhan	Myrte.
<i>Thymus numidicus</i>	Zatar	Thym.
<i>Cistus monspeliensis</i>	Melhia	Cyste.
<i>Rosmarinus officinalis</i>	Klil	Romarin.
<i>Ruta bracteosa</i>	Fedjel	Rue.
<i>Juniperus phœnicea</i>	Araar	Genévrier.
<i>Periploca lavigata</i>	Arouk el Haleb	Periploca.

Cette dernière plante, de la famille des Asclépiadées, très commune à Sidi-Reïss, près de Korbous, était toujours employée autrefois par les Arabes; elle n'entre plus dans la composition de la medbach depuis que le D^r Malinas, ancien médecin de la station thermale, l'en a proscrite à la suite de plusieurs accidents plus ou moins graves d'intoxication.

Les Arabes ajoutent parfois l'absinthe blanche (*artemisia arborescens*), la bruyère blanche (*erica multiflora*) ou une autre plante qu'ils appellent « sejrent miriam » ou arbre de Marie.

La tradition locale attribue à chacune de ces plantes les propriétés suivantes : la « zriga », toujours employée, est réputée contre la syphilis; le romarin ou « klil » est bon pour l'estomac; le myrte ou « rihhan », déniche le pus; le genévrier ou « araâr », tue les petits vers et les serpents de l'estomac, il tonifie ce dernier, purge et fait cicatriser les lésions et les abcès; le thym ou « zatar » a une utilité générale; la lavande ou « hal-hal », guérit les douleurs des membres, calme les inflammations de l'estomac et la fièvre; l'arbre de Marie ou « sejrent miriam » est bonne pour toutes les maladies de la femme.

Ces plantes, en proportions variables et mal définies, mais presque toujours au nombre de neuf (1), sont entassées dans une gargoulette de sept litres environ; celle-ci est ensuite remplie d'eau d'Aïn-Kebira chaude, puis, plongée jusqu'au col dans le bassin auquel nous avons déjà fait allusion plus haut et qui se trouve situé en amont de l'établissement indigène. Le mélange est donc soumis à une température constante de 57°; on l'y laisse pendant 48 heures; au bout de ce temps, les plantes macérées sont ordinairement enlevées, parfois à la demande du patient elles sont laissées de manière à produire un effet plus intense. On obtient ainsi une tisane de couleur brune foncée que le malade prend le matin

(1) Beaucoup d'Arabes demandent que seule la zriga soit mise à macérer dans leur cruche; l'effet purgatif est alors plus marqué.

à jeun, à raison de un seul haleb (500 grammes environ) par jour, et cela durant sept jours au bout desquels la cruche est vide.

L'eau minérale ou la medbach sont toujours absorbées par les Arabes à doses purgatives. Ils divisent leur cure de purgation en périodes de sept jours. Ils alternent la période de prise d'eau et la période de medbach. Cette purgation est absorbée le matin à jeun. Les Arabes prennent généralement l'eau de deux ou trois sources dans l'ordre suivant (1) : un haleb d'Aïn-Kebira, un haleb d'Aïn-Chefa, un haleb d'Aïn Sbia, ou plus, à un quart d'heure d'intervalle environ.

« A cette dose, dit Gauchery, l'eau est franchement purgative, sans fatigue, ni faiblesse, ni coliques. L'effet purgatif est plus intense qu'à Hammam-Lif et l'eau y est plus acceptable à boire qu'à cette dernière.

« La diurèse ne semble pas très augmentée; la densité des urines diminue légèrement immédiatement après l'absorption de l'eau (de 1.038 à 1.024 dans un cas), mais la teneur en chlorure de sodium ne tarde pas à augmenter. L'augmentation des chlorures est incontestable; elle est précédée par une courte phase durant laquelle les chlorures sont diminués. Ces modifications sont surtout appréciables quand le sujet suit en même temps le traitement externe. »

La purgation par la medbach est un peu plus violente : « La medbach, disent Schoull et Remlinger, macération très répugnante à boire à cause de sa couleur et de sa consistance, légèrement sirupeuse au bout de deux ou trois jours déjà, présente une odeur et un goût aromatiques très accusés; son amertume, très franche tout d'abord, s'atténue assez rapidement et est suivie

(1) Chaque buveur a sa cruche personnelle, elle lui est vendue seize sous par deux Arabes, Ramdane et le cheik Lala, qui seuls savent les endroits de la montagne où aller cueillir les différentes espèces de plantes de la medbach. C'est de Ramdane, lui-même, que nous tenons les principaux renseignements sur cette tisane traditionnelle.

d'un goût légèrement sucré. Elle produit un effet laxatif plus rapide et plus accusé que l'eau des sources; elle possède, en outre, une valeur apéritive véritable, excitant l'appétit, favorisant les fonctions de l'estomac et relevant sa tonicité. »

La balnéation joue, dans le traitement traditionnel de Korbous, un rôle au moins aussi important que la cure de boisson.

Les Arabes prennent les bains et les étuves par séries de sept, qu'ils alternent comme les périodes de purgation.

Les Arabes aiment les bains chauds; ils supportent très bien 44° en bain général (1) : « Nous avons eu beaucoup de peine, dit Gauchery, à nous maintenir pendant dix minutes dans un bain de 43°, préparé à l'avance depuis trois heures environ. Le moindre mouvement dans le bain nous procure une sensation cutanée fort désagréable, une véritable brûlure même. Après un bain de dix minutes nous notons à la sortie de la piscine un sentiment de faiblesse de courte durée. L'Arabe préposé aux bains nous enveloppe dans une foutah légère de soie, puis au bout de quelques minutes dans une épaisse couverture de laine. Pendant le quart d'heure qui suit, une diaphorèse abondante se manifeste sur tout le corps; la respiration est accélérée d'une façon extraordinaire, les forces sont abattues, la tension artérielle est bien au-dessous de la normale (2). Bientôt une rougeur violente de la face et du corps ne tarde pas à paraître, phénomène de vaso-dilatation périphérique parfaitement perceptible par l'analyse des sensations cutanées que nous éprouvons. Ce sentiment de faiblesse ne dure pas et fait place au bout de vingt minutes à un bien-être général, aidé encore par le massage comme les Arabes

(1) Pour obtenir une médication puissante en hydrothérapie il faut surtout une haute thermalité. La thermalité est un facteur plus important que la minéralisation. C'est sans doute ce qui explique les résultats extraordinaires obtenus à Korbous (Gauchery).

(2) La pression systolique monte et la pression diastolique baisse (D^r Gobert).

le pratiquent dans les établissements de bains maures (1) : pressions progressives, frictions de l'extrémité des membres à la racine, flexions et extensions forcées du tronc, des membres et de la tête. La séance a duré en tout trois quarts d'heure, et en sortant de l'établissement, nous notons un sentiment de bien-être général, une respiration plus ample qu'à l'habitude et une sensation de chaleur extraordinaire au visage.

La nuit suivante est marquée d'insomnie avec phénomènes d'excitation légère. Le taux des chlorures de l'urine, de 26 qu'il était immédiatement avant le bain est tombé à 18 une heure après le bain.

L'étuve est, avec le bain, un mode thérapeutique puissant à Korbous. L'étuve est alimentée par Aïn-Haraga (2) dont la température est de 43°; on y séjourne habituellement dix ou quinze minutes. Tout d'abord, la première sensation est fort désagréable : c'est une gêne respiratoire, une véritable suffocation qui oblige à faire d'amples inspirations, c'est un sentiment de sécheresse générale, surtout les muqueuses labiale et buccale qui font faire des efforts d'insalivation et de déglutition. Puis, après cette première phase d'évaporation intense, la peau de tout le corps ruisselle par condensation de la vapeur et, un peu plus tard, par diaphorèse.

On sort de ce bouge cramoisi, absolument mouillé et ruisselant, avec un sentiment de défaillance qui dure peu. Les mêmes manœuvres suivent le bain de vapeur, mais la perturbation apportée dans l'organisme semble

(1) De Saint-Germain a excellemment décrit les sensations que procure le massage pratiqué par les orientaux : « Le masseur vous effleure à peine. Il vous frôle des doigts, les fléchit, les étend sans secousse... Ses mains qui empoignent ne pincent jamais; vous ne sentez que la paume, et il vous semble que vous êtes piétiné par un énorme chat dont les pattes souples mais puissantes vous compriment lentement et sans secousse. Ce massage est délassant et réparateur... et donne l'idée de ce que doit être un massage vraiment médical ». (*Chirurgie Orthop.*)

(2) Nous avons vu plus haut que Aïn-Haraga n'était qu'une perte d'Aïn-Kebira et qu'on a dû y suppléer par une canalisation, lors du captage de cette dernière source.

se prolonger plus longtemps qu'après le bain de piscine.

Tel est l'« Haraga » si en renom chez les indigènes. Ils le prennent à toute heure, mais le soir de préférence. Il ne se passe pas de saison sans qu'on y enregistre des accidents. Certains Arabes y restent une demi-heure, une heure même, et en ressortent cramoisis, congestionnés, ruisselants d'eau; d'autres, tuberculeux avancés ou cardiaques asystoliques, y tombent foudroyés. On nous a cité le cas d'un Arabe mort dans l'Haraga, il y avait quelques jours, qui aurait séjourné dans l'étuve toute une journée, sans que les malades n'aient cessé d'y aller, et surtout n'aient songé un seul instant qu'il fût mort. »

Le vieil établissement thermal est fréquenté le matin par les hommes, de 3 à 7 heures de l'après-midi par les femmes, musulmans et juifs indistinctement (1).

Pour les ablutions et les bains locaux les Arabes ont toujours donné la préférence à Aïn-Sbia. Après son captage un bassin a été aménagé pour recevoir son effluent et à toute heure du jour on y peut voir des Arabes lotionner leurs plaies avec l'eau de la source miraculeuse. Ils lui dédient, à titre d'ex-voto, de grands drapeaux de soie multicolore, dont ils attachent la hampe aux balustrades et qui flottent au vent de la mer.



Une tradition, qui tend à tomber en désuétude, exigeait du malade, au cours ou à la fin de son traitement, un pèlerinage au tombeau de Sidi Achour. Celui-ci est situé à mi-hauteur de la montagne, sur la crête de partage qui sépare la vallée de Korbous de celle d'Aïn-Fakroun.

(1) Il n'en fut pas toujours ainsi : « Les Arabes, dit Gauchery, réglementent eux-mêmes les heures et la durée du bain. Aussi le fonctionnement de la station est très curieux : de minuit à dix heures du matin les piscines sont réservées aux Arabes, de dix heures à midi aux roumis (les étrangers), de midi à une heure aux Juifs, de une heure à minuit aux femmes arabes, et souvent de quatre heures à huit heures aux Arabes ».

On y monte par un sentier à peine tracé, extrêmement raide et rocheux. C'est par là que la théorie des baigneurs, portant des plats de couss-couss fumant et des bougies allumées, s'engageait. Ils ont laissé à droite et à gauche du chemin un témoignage durable de leur passage sous les espèces de pyramides de pierres plates empilées.

Le pèlerinage menait à un petit plateau surplombant le sentier et dominant admirablement le panorama de la côte et de la mer. Un grand cercle de pierres, ouvert à l'est, un fer à cheval plutôt qu'un cercle, marque le tombeau du saint. Tout autour et couvrant le plateau, des milliers de petites pyramides de pierres. Ce sont les ex-votos (1) des malades qui sont montés jusque là péniblement pour sanctifier leur cure. Des tessons de poteries vernissées rappellent leurs agapes.

Ce lieu est aujourd'hui déserté. Les baigneurs en ont oublié le chemin, depuis que Korbous a perdu son caractère d'intimité et de solitude, que le mouvement de la rue, l'arrivée et le départ des voitures, le va-et-vient des mauresques déhanchées, les musiques et les chants dans les cafés détournent les Arabes des soins de la piété.

(1) « Quand on interroge les indigènes sur le motif de l'apport d'une pierre à un marabout, ils répondent généralement que c'est une sorte d'offrande, d'*ex-voto* » dit Edmond Doutté dans son livre *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, où il explique longuement l'origine du caractère sacré des tas de pierres.

CHAPITRE IV

KORBOUS ACTUEL

Une célébrité aussi constante sous toutes les dominations qui se sont succédées, depuis les premiers temps de l'Histoire, sur cette partie orientale de l'Afrique du Nord, ne pouvait laisser indifférents les européens quand ils s'installèrent en Tunisie. Mais cette « station d'avenir », comme disait Gauchery, n'avait rien pour attirer et retenir la foule des baigneurs.

L'accès de Korbous était extrêmement difficile, que l'on prit la voie de mer comme le faisaient autrefois les Carthaginois et les Romains (1) (il n'y a aucun port sur cette côte accidentée et la moindre tempête rend impossible toute tentative d'abordage), que l'on prit la voie de terre où seul un sentier périlleux menait le long des précipices de Sidi-Raïs à Korbous (2).

(1) On ne trouve entre Soliman et Korbous aucun vestige de route romaine. Il est certain qu'il n'en existait pas, car elle aurait résisté.

(2) Il suffit de feuilleter les ouvrages de ceux qui vinrent autrefois à Korbous pour se rendre compte des difficultés d'un tel voyage : « Une partie du chemin qui conduit à Hammam-el-Gourbos, dit le D^r FRANCK vers 1805, est fort agréable; l'autre, sur les bords de la mer et à travers les précipices, offre beaucoup de difficultés ». Le D^r GUYON, dans la relation du voyage qu'il fit de Tunis à Gourbès en décembre 1856, dit : « nous cheminions dans des broussailles où il nous fallait à tout moment quitter nos montures, soit pour monter, soit pour descendre les arêtes ou crêtes sans fin que forme, en se portant abruptement à la mer, le flanc de la montagne que nous traversons horizontalement. Cette marche était des plus fatigantes... » SCHOULL et REMLINGER notent qu'en 1903 : « une route relie Soliman à Sidi-Daoud et à la pointe du Cap-Bon; cette route ne passe pas à Korbous, mais de l'autre côté du djebel (de la montagne). C'est à Sidi-Raïs, à sept kilomètres de Korbous, que se détache le sentier qui dessert le village; ce sentier est des plus accidenté et des plus pittoresque : il domine la mer à une grande hauteur, côtoie de véritables précipices..., ce sentier n'est malheureusement accessible qu'aux piétons, aux ânes et aux mulets; il est impossible de s'y aventurer en voiture, et dangereux de s'y risquer à cheval ».

Une fois arrivé au village arabe, le malade ne trouvait aucun logement convenable, aucune ressource alimentaire et pour sa cure, pas d'installation lui permettant de boire ou de se baigner d'une manière conforme à l'hygiène la plus élémentaire.

« Dans l'état actuel des installations, dit Gauchery en 1902, le séjour de l'européen le moins difficile est à peu près impraticable à Korbous. Les gourbis arabes mettent tout au plus à l'abri des intempéries de la saison; le malade doit y apporter son lit, ses couvertures; les objets nécessaires de la vie courante manquent totalement, l'approvisionnement y est des plus difficiles. Il y a bien un Dar-el-Bey, construit à l'européenne, dans lequel sont installées deux piscines et une série de pièces plus ou moins acceptables, mais l'état de malpropreté dans lequel elles se trouvent en éloigne bien vite l'européen le moins exigeant. »

Il fallait donc, de toute nécessité, que la station thermale subît une transformation complète.

Dès 1885, c'est-à-dire quatre ans seulement après la signature du traité de protectorat, M. Aubert, alors directeur du Service des Mines de la Régence, avait étudié la possibilité d'exploiter le groupe hydro-minéral de Korbous. Depuis, la concession des eaux de Korbous fut l'objet, à plusieurs reprises, de différentes demandes auxquelles aucune suite ne fut donnée avant 1902.

En 1902, la concession des eaux thermales et des terrains domaniaux formant le versant ouest du Djebel-Korbous, fut concédée à M. le vicomte de Méaulde et à M. Edmond Magnier. Les conditions imposées aux concessionnaires n'ayant pas été remplies par eux, ils furent déclarés déchus au mois de juillet 1904, et une concession identique fut donnée à M. Lecore-Carpentier, directeur de la *Dépêche Tunisienne*, à charge pour lui de constituer une société anonyme dans un délai imparti.

Cette société fut constituée sous le titre de Compagnie des Eaux thermales et du Domaine de Korbous, au capital de 400.000 francs, qui fut porté ensuite à 500.000 fr.

Un avenant à la convention du 10 août 1904 intervint le 24 novembre 1905 entre la Compagnie et l'Etat, et c'est cet avenant, modifiant la convention, qui constitue les bases actuelles de la concession.

L'Etat, conformément à ses engagements, construisit une route reliant le réseau du Cap-Bon à Korbous.

De Soliman à Korbous, la distance est de 18 kilomètres, par deux routes successives et d'un caractère entièrement différent. L'une, de Soliman à Sidi-Raïs, se déroule au milieu de cultures verdoyantes et de forêts d'oliviers. L'autre, de Sidi-Raïs à Korbous, d'une longueur de 8 kilomètres environ, est taillée en corniche au flanc de la falaise et est un des plus grandioses travaux d'art du nord de l'Afrique, par sa hardiesse, ses sinuosités, la diversité des aspects qu'on découvre en la parcourant.

De son côté, la Compagnie concessionnaire transforma complètement la vieille station thermale, tout en lui conservant son cachet original.

Les premiers efforts furent portés du côté des sources qu'il fallait dégager et capter. Il s'était accumulé, au-dessus des griffons d'Aïn-Kebira et d'Aïn-Chefa, deux à trois mètres de décombres. Les eaux filtraient au travers et allaient sourdre plus bas dans un état de pureté très douteuse. Ces griffons furent retrouvés et dégagés. Aïn-Chefa sourd dans une excavation rocheuse qui rendit son captage très facile. Aïn-Kebira jaillit d'une large fissure dans le grès, à quelques mètres de la précédente. Il suffit de bâtir autour de cette fissure une caisse de maçonnerie pour s'emparer du débit intégral et protéger l'eau de tout mélange et de toute souillure.

Le captage d'Aïn-Sbia était beaucoup plus difficile. Cette source coule au niveau de la mer, qui la couvrait par gros temps, d'un banc de grès très fissuré. Les filets d'eau secondaires furent collectés et conduits vers le griffon principal au-dessus duquel fut planté un tuyau de grès haut de 1^m 50, puis le tout fut noyé dans une masse de béton. Une digue fut élevée du côté de la mer. Les remblais sur les trois autres côtés s'élevant au même niveau que cette digue, la source se trouve aujourd-

d'hui située au fond et au centre d'une sorte de fosse carrée, revêtue de carreaux vernissés où l'on accède par un double escalier.

Le fond du ravin qui traversait le village et constituait un cloaque que les orages seuls se chargeaient de balayer vers la mer, fut remblayé, après qu'on y eut ménagé un collecteur voûté central qui recueille les eaux de ruissellement et les chasses des maisons. Cet égout aboutit à la mer.

L'établissement thermal fut installé dans la maison d'Ahmed Bey, dite Dar-el-Bey, et reçu par la Direction des Mines de la Régence comme établissement de seconde classe, un établissement de première classe devant être construit, d'après les engagements pris par la Compagnie vis-à-vis de l'Etat tunisien, pour 1920.

Cet établissement du Dar-el-Bey, tout au bord de la mer, comme Aïn-Sbia, fonctionne aujourd'hui concurremment au vieil établissement arabe, qui a été conservé dans sa forme primitive à son usage traditionnel.

Le Dar-el-Bey comprend huit salles de bains avec piscines individuelles, une douche sous-marine, deux salles de massage sous la douche, une étuve romaine, une étuve en caisse, une salle de humage, une cabine gynécologique, une salle de pulvérisations, etc., etc... dans un cadre assez singulier, la lourde architecture du palais beylical ayant été à peine altérée. Des carreaux vernissés couvrent toutes ses parois. Les bains et les étuves sont alimentés directement par Aïn-Kebira, d'où l'eau descend par gravité. Les douches reçoivent leur eau chaude et l'eau refroidie de deux réservoirs situés à 30 mètres au-dessus du point d'utilisation.

Le vieux village a été détruit en partie et il périra progressivement, remplacé par des constructions nouvelles adaptées aux besoins particuliers d'une clientèle hétérogène et cosmopolite. Les Européens d'origine ou les Juifs africains européens préfèrent les hôtels. Les indigènes, berbères arabisés ou israélites tunisiens, qui viennent prendre les eaux en famille, s'installent dans des appartements ou des maisons qu'ils louent au mois et meublent eux-mêmes. Tous ces appartements sont

dotés d'une piscine alimentée en eau thermale le jour et la nuit.

Les maisons nouvelles, installées depuis peu d'années par la Compagnie concessionnaire pour la clientèle indigène tunisienne et algériennè, en conformité à ses besoins et à ses habitudes sont un modèle qui pourrait être imité ailleurs où la pauvreté et l'abandon des installations indigènes semblent être devenus une règle.

Les stations africaines qui ont cherché à attirer les malades d'Europe, comme Hammam-Rir'ha, en Algérie, ou Hélouan, en Egypte, n'ont rien fait pour retenir et satisfaire la clientèle locale. Les efforts de la Compagnie des Eaux et du Domaine de Korbous sont plus éclectiques et moins exclusifs. Elle n'a dépossédé personne.

Les villas et les appartements édifiés par la Compagnie ont eu un succès immédiat dans le monde barbaresque. Le gros bâtiment neuf, dont la galerie à arcades maures longe la route menant à l'établissement et à la mer, de novembre à fin mai, abrite une population très nombreuse et mouvante. Il est divisé en appartements comprenant deux à trois chambres, une salle de bains, une cuisine, un cabinet avec tout à l'égout, groupés autour d'un patio ouvert vers le ciel et qui distribue l'air et la lumière. Les familles arabes peuvent vivre là et se baigner à l'abri de toutes les indiscretions, tandis que les hommes, dans la petite boutique à auvents, adjacente à chaque appartement, et qui donne sur la galerie, jouent aux cartes, aux échecs et boivent le café.

Il y a là un centre de vie intense et bariolée, qui n'est pas un des spectacles les moins goûtés par l'Européen qui séjourne ou qui passe à Korbous.

Les deux hôtels sont entièrement neufs et destinés à satisfaire aux besoins de la bourgeoisie coloniale. Ainsi organisée, la station de Korbous rend d'énormes services et, bien qu'elle sorte à peine de la phase d'études, que la Société concessionnaire évite la publicité à grand tapage avant que ne soient réalisées les installations qu'elle projette et qui seront mises sur pied dans quelques années, les étrangers commencent à s'y rendre en nombre.

En effet, les avantages que présentent et que présenteront Korbous aux malades et au médecin sont très grands : par sa situation géographique exceptionnelle avec les conséquences climatériques qui en découlent et qu'il serait hors de notre sujet de développer ici, par les ressources qu'offre déjà la station, ressources sans secondes actuellement dans un pays dont les climats et les eaux sont si mal utilisés. Nous laisserons à des plumes plus alertes le soin de décrire les charmes et le pittoresque du lieu.

Il ne nous semble donc pas exagéré de prédire que le jour n'est pas loin où cette antique hydropole, ressuscitée et rénovée, deviendra le rendez-vous de tous les justiciables de la médication chlorurée, qui pour des raisons de convenance personnelle ou des nécessités éventuelles, emploient la saison la plus froide de l'année pour accomplir leur cure; ce sera le refuge des coloniaux (1) et des malades du nouveau monde ou des régions chaudes, qui voyagent pour leur santé, et que les rigueurs de l'hiver chassent de Londres, de Paris ou de l'Europe centrale.

(1) Le décret du Ministre des Colonies du 19 juin 1913 ouvre la station thermale de Korbous aux fonctionnaires coloniaux, qui pourront y être envoyés en traitement aux mêmes conditions que dans les stations thermales réglementaires.

CONCLUSIONS

I. Il s'est développé sous l'impulsion de la civilisation romaine, dans l'Afrique du Nord comme en Europe. une vie thermale intense.

II. La proximité de Carthage, la capitale de l'Afrique punique et de l'Afrique romaine, avait donné aux *Aquæ Carpitanae*, malgré l'inaccessibilité de leur site, un lustre particulier.

III. Par une exception assez singulière, cet établissement était encore très fréquenté à l'époque byzantine, qui correspond à notre moyen-âge, où les établissements gallo-romains tombaient en ruines.

Le climat de l'Afrique mineure a probablement contribué à conserver chez les peuples qui l'ont habité, même chrétiens, le goût des bains.

IV. Ce goût s'est perpétué dans la société musulmane et Korbous n'a jamais été délaissé.

V. Le relèvement de cette vieille station, que sa situation géographique, l'abondance et le renom fondé de ses sources favorisent, a marché de pair avec la mise en valeur de l'Afrique barbaresque sous notre domination. Son avenir semble donc aujourd'hui bien assuré.



BIBLIOGRAPHIE

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

STRABON : *Géographie*, Liv. XVII.

PEUTINGER : *Table*, « *Aquæ calidæ* ».

ANONYME : (*Périple de l'*), « *Ad aquas* ».

TITE-LIVE : *Histoire romaine*, Liv. XXX, Cap. XXIV.

PLINE : Liv. V, Cap. IV.

SCHAW : *Voyages dans plusieurs provinces de Barbarie et du Levant, etc.*, Tome I, La Haye, 1723, p. 198.

YUSEF EL GUIR, médecin chrétien converti au judaïsme. Manuscrit arabe de son traducteur MOHAMED BEN HASSEIN BEIRAM, portant la date du 6 chaoual 1171 de l'hégire (septembre 1756), Tunis (Bibliothèque de Korbous).

PEYSSONNEL et DESFONTAINES : *Voyages dans les régences d'Alger et de Tunis* (publiés par DUREAU DE LA MALLE), Paris, 1838, Tome I, p. 189, Tome II, p. 87.

PELLISSIER : *Description de la Régence de Tunis*, Paris, 1853, page 76.

D^r LOUIS FRANCK et J. MARCEL : *Tunis. — Description de cette Régence*, par le D^r L. Franck, ancien médecin du Bey de Tunis et de l'armée d'Egypte, revue et accompagnée d'un *Précis historique et d'éclaircissements tirés des écrivains orientaux*, par J.-J. Marcel, ancien membre de l'Institut d'Egypte, in *Univers Pittoresque*, Paris, Firmin Didot, 1850.

— Réimprimé à part en 1851 sous le titre de *Histoire de Tunis*, avec une carte et des gravures.

LEPRIEUR : *Essai analytique des eaux thermales de Hammam-Korbous*, Paris, 1858.

GUÉRIN : *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, Paris, Plon, 1862, p. 209 à 214.

D^r GUYON : *Lettre sur les eaux thermales du nord de la Tunisie*, Alger, 28 fév. 1857.

Id. : *Etudes sur les eaux thermales de la Tunisie*, Paris, 1864.

DUVEYRIER : *La Tunisie*, Paris, juin 1881, p. 74.

F. AUBERT : *Explication de la carte géologique de la Tunisie*, Paris, Barrère (vers 1885), p. 60 coupe du Djebel-Korbous.

D^r L.-E. BASTIDE : *Les eaux thermo-minérales d'Hammam-Lif et de Korbous*, Bordeaux, 1888.

D^r LAFFITE : *La Tunisie au point de vue du traitement des rhumatisants et des tuberculeux*, Paris, 1891.

D^r LOIR, ancien directeur de l'Institut Pasteur de Tunis. Bulletin de l'Institut de Carthage (1892).

L. DUCROQUET : *Excursion à Korbous (Hammam-Korbès)*, 16-17 janvier 1892. Bulletin du Club Alpin Français, mai 1892.

D^r BERTHOLON : *Des eaux thermales de Korbous*, manuscrit, avril 1894.

— *La Tunisie. — Histoire et description* (publié chez Berger-Levrault, à Paris, en vue du Congrès de l' « Association française pour l'avancement des sciences », tenu à Tunis en 1896, Tome I, Chap. III. *Eaux minérales et thermales, Korbès*, p. 64-71.

D^r P. GAUCHERY, préparateur à la Faculté des Sciences de Paris : *Les richesses thermo-minérales de la Tunisie*, Châteaudun, 1903 (travail présenté à l'Académie de Médecine de Paris, qui avait envoyé son auteur en mission spéciale, et couronné par elle, séance du 21 juillet 1903).

D^{rs} SCHOULL, médecin titulaire de l'hôpital civil français de Tunis, et P. REMLINGER, directeur de l'Institut Pasteur de Constantinople : *Les eaux minérales de Korbous*, Tunis 1903 (travail couronné par l'Académie de Médecine (service des eaux minérales), médaille d'argent 1903.

D^r ROUQUEROL : *Contribution à l'étude des eaux dans la Régence de Tunis et le Sahara tunisien*, thèse, Paris.

D^r F. GOMMA : *L'assistance médicale en Tunisie*, p. 208 (thèse Bordeaux, 1904).

Jules RENAULT : *Cahiers d'Archéologie tunisienne*.

1^{er} Cahier, 1907, Tunis, p. 12 à 34, 9 figures.

2^e Cahier, 1908, Tunis, p. 21 à 55, 34 figures.

3^e Cahier, 1909-1910, Tunis, p. 177 à 182, 4 figures.

4^e Cahier, 1911, Tunis, p. 61 à 74, 10 figures, et p. 161 à 165, 9 figures.

Philippe THOMAS : *Essai d'une description géologique de la Tunisie*, Paris, 1907, Cap-Bon, p. 49 à 55.

D^r ROUX : Communication à la *Dépêche Tunisienne*, 1^{er} mai 1907.

A. MERLIN : *Une inscription latine découverte à Korbous* (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 6 mars 1908).

- D^r MALINAS : *Notice sur le groupe hydro-minéral de Korbous* (VIII^e Congrès international d'hydrologie, de climatologie, de géologie et de thérapie physique, Alger, avril 1909).
- *La saison thermale 1908-1909 à Korbous.*
- *La saison thermale 1909-1910 à Korbous.*
- *Les eaux de Korbous à l'Institut de Carthage*, Tunis, 1910.
- E. BERTAINCHAND : *Les eaux minérales de Korbous*, Tunis, 1909.
- G. BERTRAND : *Hammam-el-Lif et Korbous* (Presse Médicale, 17 sept. 1910).
- H. PELON : *Une station chlorurée sodique hivernale : Korbous (golfe de Tunis)*, deux articles parus dans le *Montpellier Médical* du 20 nov. et du 27 nov. 1910.
- LANDOUZY, GAUTIER, MOUREU, DE LAUNAY, HEITZ, LAMARQUE, LALLESQUE, P. CARNOT : *Crénothérapie, climatothérapie, thalassothérapie*, Paris, Baillière, 1910. Korbous, p. 511, 512, 513.
- A. PLISSON : *Rapport général sur l'Exposition d'hygiène de Tunis en 1911*, Paris, 1912, p. 23 à 26 et p. 79.
- HENRIOT : *Les eaux minérales de l'Algérie*, Paris, 1911 (publié sous les auspices du Gouvernement général de l'Algérie).
- A. SCHWEITZER : *Recherches sur la radioactivité des sources thermales de Korbous*, Tunis, 1912.
- J. ARNAUD : *Les eaux thermales de Korbous (près Tunis)*, « Presse Thermale », 1912.
- E. GOBERT : *Esquisse du tempérament arabe* (La Tunisie Médicale, janv. 1913).
- *Un précis d'hydrologie arabe au XVIII^e siècle* (Tunisie Médicale, juill. 1913).
- GUSTAVE RIVIER : *La cure du soleil à travers les âges* (Presse Médicale, 15 fév. 1913).
- D^r TISSOT : Manuscrit (Bibliothèque de Korbous).
- Atlas archéologique de la Tunisie (feuille de La Marsa) : *Hammam-Korbous* (référence au texte, p. 407).



